



CONTACT PRESS IMAGES

António Lobo Antunes

Rencontre avec le grand romancier portugais à l'occasion de la publication de son dernier roman, « Bonsoir les choses d'ici-bas ». Entretien. Page 12.

Pascal Quignard

Pas moins de six volumes de l'auteur de « Vie secrète » sont publiés chez Galilée. Une occasion d'approcher au plus près le travail de l'écrivain. Littératures. Page 3.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 2 décembre 2005

ESCALE BRÉSILIENNE À MONTREUIL



Le 21^e Salon du livre de jeunesse accueille illustrateurs et auteurs brésiliens. Reportages, enquête, sélection

Dossier. Pages 5 à 8.

Malwida von Meysenbug

Marc Fumaroli a lu la biographie que Jacques Le Rider consacre à cette « Européenne au XIX^e siècle », révolutionnaire dans l'âme.

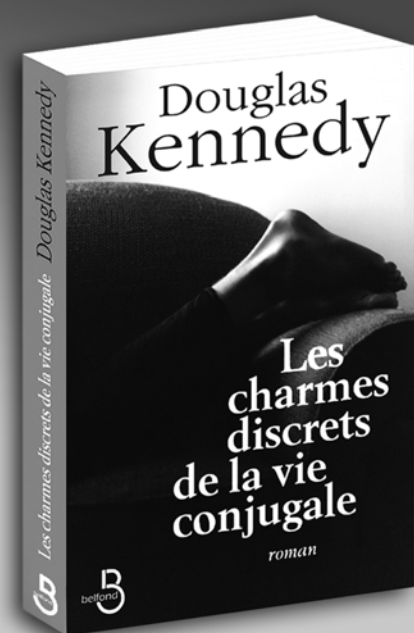
Essais. Page 9.

Raymond Aron

« Quarto » réédite ses principaux textes de philosophie politique. Lucide en toutes choses, il ne cédait jamais à une quelconque forme de « déclinisme ». Essais. Page 10.

Cécile Wajsbrot

Elle vient de publier « Mémorial » aux éditions Zulma. Rencontre avec une romancière à l'étonnant pouvoir de conviction. Littératures. Page 4.



belfond

« Avec un talent rare, Douglas Kennedy transpose *Madame Bovary* dans l'Amérique de George W. Bush. Et le résultat est exceptionnel. »

François Busnel, *Lire*

« Coulé dans une encre dont on fait les best-sellers, le travelling de Kennedy est d'une précision impeccable avec, en prime, un éblouissant portrait de femme. »

André Clavel, *L'Express*

« Son récit conjugue le plaisir immédiat du thriller et la réflexion politique incisive. »

Christine Ferniot, *Télérama*

ADT

Pascal Quignard, le clair et l'obscur

Avant la sortie de son prochain roman, en mars, l'auteur de « Vie secrète » rassemble chez Galilée plusieurs écrits, anciens pour la plupart. Une remontée aux sources

Les origines de l'écriture sont incertaines, perdues ou diluées dans les mythes élaborés pour les accueillir. On peut alors décider de ne plus se retourner, de regarder vers l'avenir au lieu de sonder l'introuvable origine. Si l'on prend cette décision, mieux vaut alors laisser de côté l'œuvre de Pascal Quignard. Car dès ses premiers pas en littérature, le futur auteur de *Vie secrète* a fait vœu, pour ainsi dire, de se livrer au tourment – et au délice – de cette recherche – et d'examiner toutes les questions et bifurcations qu'elle appelle.

Pascal Quignard ne s'est jamais prétendu l'expert ou le docteur d'un savoir qui n'existe pas. C'est donc libre et léger, mais non sans un imposant bagage d'humanités classiques, avec son goût prononcé pour les auteurs rares et difficiles relégués dans les sous-chapitres des histoires de la littérature, qu'il se met en marche.

Nous sommes en 1968, et Quignard a juste 20 ans. Or, à cette époque, paraissait une revue littéraire trimes-trielle de très grande qualité et d'heureuse mémoire, éditée par la Fondation Maeght et dirigée par Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Louis-René des Forêts et Gaëtan Picon, *L'Ephémère* (1). Bientôt, Paul Celan, Jacques Dupin et Michel Leiris viendront se joindre au comité de rédaction. Dans le numéro VIII (hiver 1968) paraît donc le premier écrit de Pascal Quignard, « Sur Scève ». Suivront d'autres textes, notamment sur Eschyle (« La parole et le bouclier »), sur Lycophron (« obscur » poète grec, auteur d'un long poème, *Alexandra*, que l'écrivain traduira intégralement en 1971, au Mercure de France). Le dernier numéro de *L'Ephémère*, en juin 1972, s'ouvre sur un texte de Quignard, « Le manuscrit sur l'air » ; comme dans les études que nous venons de citer, il y est question de ce qui constitue déjà son espace d'interrogation et d'imagination : la voix et le souffle, la parole « en excès » et le silence, l'air et l'ouvert, la mort...

Textes fragmentaires

Dans les années 1970 et 1980, en même temps que ses livres plus importants qui paraissent à un rythme soutenu (au Mercure de France puis chez Gallimard), dans des revues comme *Les Cahiers du chemin* de Georges Lambrichs, ou chez de petits éditeurs, il donne une foule de textes fragmentaires... Par exemple, un bref et superbe portrait de Littré, ou cette définition rigoureuse

et plaisante de « Ce qu'on appelle ridiculement le travail de l'écrivain » : « *Ce que la totalité des livres a introduit dans le réel, c'est une petite surface dont les côtés excèdent rarement 12 à 21 cm, et l'épaisseur d'un doigt.* »

D'emblée donc, sous l'égide des aînés qui l'invitent à écrire dans *L'Ephémère* – Des Forêts, Du Bouchet, ou encore Emmanuel Levinas – Pascal Quignard balise son univers. D'emblée, la scène de l'écriture est animée, riche, surprenante, pleine de cris et de fureurs, de sidérations, de raccourcis et de références, de silences aussi : c'est une scène de passion. Ce ne sont pas des balbutiements de jeunesse que la maturité va réformer. Les questions qui nourriront l'œuvre à venir, sur le langage et l'être, sur la parole qui donne à être – ou s'y refuse – sont là, en équilibre entre philosophie (Heidegger est évidemment invoqué) et littérature. Mais tout cela est présent comme à l'état sauvage. Une érudition pointue (plus joueuse que doctorale), en même temps qu'une interrogation angoissée s'expriment dans un style furieusement précieux et abstrait. On songerait presque à un Valéry Larbaud revu par Georges Bataille. Parfois, il y a comme des éclaircies, des intuitions troublantes. Les paradoxes et les oxymores poussent le lecteur au vertige, devenu l'une des formes de la méditation. Ce qui était baroque et contourné se fait (presque) simple et lumineux. Lire et écrire semblent alors participer du même désir, de la même active passivité, du même rêve qui postule un même éveil. La figure du *Lecteur* – titre d'un beau et sombre récit que Quignard publie en 1976 chez Gallimard – devient centrale.

Six ouvrages en librairie

Pas moins de six volumes de Pascal Quignard sortent simultanément aux éditions Galilée, qui, de plus, publient les actes du colloque qui s'est tenu à Cerisy en juillet 2004 sous la direction de Philippe Bonnefis (à qui l'on doit, dans la même maison, en 2001, un essai, *Pascal Quignard. Son nom seul*) et Dolorès Lyotard : *Pascal Quignard, figures d'un lettré*, avec un frontispice de Valerio Adami (460 p., 40 €).

Il y a d'abord les *Écrits de l'éphémère*, qui regroupent plus de vingt textes – études, fictions ou fragments – de

Portrait de Pascal Quignard par Valerio Adami.

VALERIO ADAMI



Trois études profondément révisées et livrées ici dans leurs versions définitives illustrent admirablement ce que nous cherchons à décrire. La première, parue en 1980, *Le Vœu de silence*, est consacrée à Louis-René des Forêts. Avec les pages de Maurice Blanchot, d'Yves Bonnefoy et de Jean Roudaut, cet essai est l'approche la plus pertinente que l'on puisse lire sur l'auteur

de *Bavard*. Mais il est bien plus que cela. Des Forêts devient ici comme un révélateur de celui qui le lit et le commente. On se reportera notamment à ce que Quignard dit de l'ironie.

La deuxième étude (publiée en 1984) qui, à propos de La Bruyère, s'arrête sur *Une gêne technique à l'égard des fragments*, entretient, sur un autre plan, le même rapport d'intimité avec

les préoccupations de l'écrivain. Mélan-colique par vocation, le fragment révèle « ce qui s'est effondré et reste comme le vestige d'un deuil. Il est la citation, le reliquet, le talisman, l'abandon, l'ongle, le bout de tunique, l'os, le déchet d'une civilisation trop ancienne ou trop morte... » Ce n'est pas seulement de l'auteur des *Caractères* qu'il est question ici.

L'essai sur *Georges de La Tour* (première édition en 1991), enfin, n'est pas une incursion de Quignard dans un domaine qui lui serait étranger. Comme la musique, la peinture est sollicitée pour tenter d'approcher une certaine tonalité ou couleur du silence – tonalité et couleur que la littérature doit se contenter de mimer. Le silence, ici, habite, sature, dans la sublime dialectique du clair et de l'obscur, l'espace du tableau. Un espace qui, dès l'origine, est celui de l'écrivain. « *Devant La Tour, le Verbe lui-même est dans sa nuit. Le silence est devenu la Passion du silence. C'est le dernier silence.* »

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Voir l'essai d'Alain Mascarou, *Les Cahiers de « L'Ephémère », 1967-1972. Tracés interrompus (L'Harmattan, 1998)*.

P. K.

Alain Robbe-Grillet, leçons particulières

Alain Robbe-Grillet n'a pas toujours été ce gamin facétieux de 83 ans qui a trouvé drôle de se faire élire à l'Académie française (en mars 2004, et sa réception n'a toujours pas eu lieu) pour tenter d'en bousculer les rites, refusant à son prédécesseur, Maurice Rheims, l'hommage de la traditionnelle séance solennelle. Il a été un inventeur, un dynamiteur, un révolutionnaire de la littérature, et, finalement, peu importent ces plaisanteries sociales tant qu'il y a des livres.

En voici trois, tous intéressants. D'abord cette *Préface à une vie d'écrivain* – plutôt une promenade dans une vie d'écrivain –, née de douze heures d'entretiens pour France-Culture. Ensuite un gros volume conçu par Olivier Corpet et Emmanuelle Lambert, réunissant le travail cinématographique de Robbe-Grillet – en dépit du titre qu'il a choisi, il n'aime guère le mot scénario. Enfin, dans l'excellente collection de poche où a déjà paru un volume sur Céline – les critiques de

Voyage au bout de la nuit en 1932-1933 –, le dossier de presse des *Gommes* (1953) et du *Voyeur* (1955).

Chacun sait, du moins on l'espère, que Robbe-Grillet parle bien et aime enseigner. Ses entretiens, en 25 séquences, sont un excellent cours

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

de rattrapage sur le Nouveau Roman, sa genèse, sa théorisation, ses expérimentations variées. Ceux qui ignorent cette histoire apprendront beaucoup – de manière nécessairement partielle et partielle, Robbe-Grillet ne prétend pas, heureusement, à l'objectivité. Les autres prendront un vrai plaisir, peut-être nostalgique, à ce rappel d'un parcours, d'une période, à cette leçon particulière donnée par un « professeur de plaisir ».

C'est évidemment quand

Robbe-Grillet parle de lui qu'il est le plus passionnant. De sa « première période » – aussi première période pour les auteurs très différents rassemblés autour de lui sous la bannière du Nouveau Roman –, avant 1960, avec des livres qui « descendaient directement, en un sens, de La Nausée de Sartre, de L'Étranger de Camus, et surtout des œuvres de Kafka et de Faulkner ». Puis de la période où, pour lui, « les contradictions se multiplient entre divers pôles narratifs ». Enfin, du moment de l'autobiographie fantasmée, qui déplaît aux spécialistes du genre. Robbe-Grillet s'oppose avec pertinence à la manière dont Philippe Lejeune, auteur du *Pacte autobiographique*, « a essayé de normaliser ce qu'est une autobiographie ».

Au chapitre « L'expérience du film », Robbe-Grillet précise : « *Quand j'ai un récit en tête, je sais immédiatement s'il prendra la forme d'un roman ou d'un film.* » D'où l'intérêt, surtout si l'on est réservé sur ses films, de lire ses scénarios en

forme de leçon de cinéma. Ce n'est pas du romanesque adapté à l'écran, mais une création singulière – parfois plus convaincante que sa mise en images.

En commentant son rapport à la critique, Robbe-Grillet se souvient de l'accueil fait au *Voyeur* – Prix des critiques 1955, ce qui avait suscité une polémique. Maurice Blanchot, dans *La NRF*, et Roland Barthes, dans *Critique*, étaient de ses partisans. Mais « on aurait dit qu'ils ne parlaient pas du même livre ». Leurs deux contributions figurent dans le *Dossier de presse* publié par 10/18, aux côtés de textes subtils – Bernard Dort, Jacques Brenner par exemple – et de quelques morceaux de bravoure d'esprits conventionnels, notamment le prestigieux feuilletoniste du *Monde*, Emile Henriot, de l'Académie française – son long article ne signale aucun des enjeux du roman.

On aimerait que ces lectures, jamais ennuyeuses, excitantes pour l'esprit, permettent d'en finir avec un cliché à la vie dure : le Nouveau Roman et *Tel Quel* auraient « tué » la littérature

française. D'une part, elle est bien vivante, de jeunes écrivains sont là pour le dire ; d'autre part, c'est bien plus le retour du roman familial doloriste – sur lequel il n'y a rien à dire, sauf à faire de la critique journalistique empathique – qui l'a mise à mal que les recherches encore aujourd'hui stimulantes initiées par Robbe-Grillet et quelques autres.

PRÉFACE À UNE VIE D'ÉCRIVAIN,

d'Alain Robbe-Grillet.
France-Culture/Seuil, « Fiction & Cie »,
230 p., 19 €. Avec un CD MP3.

SCÉNARIOS EN ROSE ET NOIR 1966-1983,

d'Alain Robbe-Grillet.
Fayard, 720 p., 28 €.

DOSSIER DE PRESSE, LES GOMMES et LE VOYEUR,

d'Alain Robbe-Grillet.
Textes réunis et présentés
par Emmanuelle Lambert,
IMEC/10/18, 310 p., 8,50 €.

A Le carnaval des. animaux

Les illustrations de la « une » et de notre dossier consacré au Salon de Montreuil sont d'Andrés Sandoval. Vivant au Brésil, cet artiste d'origine chilienne illustre des livres pour enfants depuis 2002



Grand rendez-vous des éditeurs de jeunesse, le 21^e Salon du livre de Montreuil se tient jusqu'au 5 décembre. Un thème : l'animal en littérature. Un pays invité : le Brésil

Loup y es-tu ? Il y est, et avec lui la cohorte ludique, fantasque, inquiétante ou cocasse des bêtes qui hantent la littérature des enfants, kaléidoscope sans pareil de nos fantasmes et de nos amours. Cette année, le Salon de Montreuil élargit la question posée à l'animal, ce partenaire d'élection, héros et vecteur des fictions enfantines. Si toute enfance est le continent imaginaire où se définit une société, alors à quel enfant en nous destinons-nous ce bestiaire hérité de vieille mémoire ?

Car la dette est ancienne à l'animalité originelle, en qui nous cherchons notre essence. A la Création biblique – qui distingue Adam du règne animal, avant que Noé n'en sauve les spécimens du déluge –, s'oppose l'Antiquité classique, qui condense les catégories naturelles par mixités fantasques, proprement monstrueuses, et donne privilège aux dieux de s'incarner en bêtes fabuleuses... Sphinx Méduse, centaure, Hyde, sirène, même licorne ou dragon médiévaux sont créatures équivoques en qui s'échangent les espèces à loisir.

Depuis le chaman de la caverne invoquant le corps magique aux attributs bestiaux, le déguisement et le maquillage rituels ont continué de questionner le rapport naturel et sacré de l'homme à l'animal, totem ou tabou, jusque dans la victime expiatoire de l'exorcisme primitif, agneau ou bouc émissaire. Que la domestication neutralise l'animal en allié fraternel, ou que l'héroïsme de la chasse s'y invente un rival identitaire, le rapport de la proie au prédateur s'aliène en son envers : l'homme est à lui-même sa proie d'excellence. Qui capture, qui convoite l'autre, caresse et dévore ?

Et quelle bête sommes-nous à nous-même, apprivoisée ou sauvage, si présente encore dans la légende, le conte, la fable, ces sources inépuisables du bestiaire moderne ? Une typologie sociale et psychologique y décline classes et castes, valeurs morales, le noble et l'ignoble : le lion est roi ; ours, loup, goupil – Ysengrin et Renart – sont ses vassaux ; âne et moutons, peuple galeux, grenouille, cigale et fourmi... Dans ces bestiaires, l'animal joue un rôle allégorique, par convention doué de parole, habillé des oripeaux humains. Aussi bien le faciès humain inspire au dessinateur, au caricaturiste, d'y lire les traces fictionnelles de sa parenté animale, loin de la biologie et de la génétique : Vinci ou Le Brun, avant les physiognomonistes, lève sous le visage humain le museau de la belette, le front du taureau, la lippe du singe, la denture du loup. Grandville s'en souvient dans ses abécédaires, et Benjamin Rabier.

Sous le visible, l'invisible animal qui nous habite balbutie un abrégé bizarre de caractère, prémises de la psychologie moderne.

Non, l'imagerie animale n'est pas ingénue, ni gentille, et tout sauf inoffensive, jusque dans l'abus sentimental et son exploitation de marché – et la publicité, son ersatz racoleur ; ou le cinéma pseudo documentaire en vogue, *Peuple migrateur* ou *Marche de l'empereur*... Psychologisme et moralisme sommaires du héros animal, substitut d'une enfance longtemps assimilée à l'animalité, sont réputés faciliter la pilule pédagogique. Peluches et joujoux transitionnels médiatisent les affects et muent en fétichisme le report amoureux sur l'animal, domestique ou sauvage, comme alter ego d'étrange familiarité propre à consoler la solitude de l'homme enfermé dans son humanité problématique.

Équilibre vital

Par-delà la sensiblerie, l'apitoiement moral ou le militantisme écologique, le traitement industriel de l'animal, qui dévoile l'équilibre vital régulé par la ruralité traditionnelle, trahit l'aberrant rapport de l'homme moderne à sa consommation, et sa destruction du milieu naturel. Mais si les enfants, qui ne sont ni écologistes ni naturalistes, fréquentent avec une familiarité déroutante l'immense bestiaire irréaliste, c'est que celui-ci double la réalité, la

déborde et l'instruit en imaginaire. Sur la scène de l'art, la littérature leur délivre une connaissance sans pareille de soi et du monde : réjouissons-nous qu'à Montreuil on en fasse exposition !

Car, en réalité, cet inventaire de voisinage et de cousinage impurs, par ses jeux ambivalents, interroge la vision que l'homme a de lui-même : l'animalité, loin d'un quelconque naturalisme, malmène un ordre du monde, le pouvoir et l'impouvoir de l'homme, les avatars de sa condition. Il en reste trace dans les productions actuelles, jusque dans le détournement ludique, l'appropriation, voire la victimisation des monstres, la diabolisation des gentils, dont s'offusquent davantage les adultes que les enfants, amateurs de ces écarts et de représentations scabreuses.

Ainsi l'album et l'imagier, l'abécédaire, la bande dessinée, le cinéma d'animation, souvent iconoclastes, usent de l'imagerie animale comme support d'un aimable divertissement, comme s'il allait de soi que l'enfant la fréquente de plain-pied. Mais de la souris Mickey, du canard Picsou au Babar colonial, quelle filiation travaille la mauvaise mémoire historique et sociale, accommodée par le trait à la culture de masse ? Sullivan de *Monstres & Cie* et, lointains descendants de King Kong, les grands sauriens de *Jurassic Park* réactualisent le motif et l'apprivoisent. Et qu'en est-il de l'homme-araignée, Spiderman, ou de La Mouche, fruits de transmutations occultes ou manipulations génétiques hasardeuses ? Sous la feinte, la licence poétique ou fantastique, on touche aux réflexions les plus contemporaines. Jusque dans *Maus*, l'œuvre magistrale d'Art Spiegelman, qui défie l'irreprésentable de la Shoah par son dessin de juifs en rats, des nazis en chiens, et des Polonais en cochons, déifiant les métaphores stigmatisantes du langage raciste.

Alors quid de notre nature, et avon-nous une nature ? L'histoire des enfants de la louve, fondateurs de Rome ; du petit Mowgly du *Livre de la jungle* ; celle de Victor de l'Aveyron, l'encagé exhibé puis éduqué par le Docteur Itard, et portée au cinéma par Truffaut ; aussi bien celle de Tarzan, ou celle des Tropics de *L'Homme dénature* de Vercors, illustrent cette question : qu'en est-il de l'homme hors le milieu humain, la société et l'éducation – la culture – quelle appartenance nous édifie ? La bestialité humaine, sa pulsion de mort, l'instinct du sexe et du carnage restent indomptés par la culture, et la séduction ou la répulsion phobique de l'animalité en nous, un héritage jamais liquidé. La pensée humaniste y travaille : l'Indien du Nouveau Monde, le Nègre du commerce triangulaire sont-ils de l'homme ? Sa peau est-elle notre peau, son âme notre âme, sous les apparences du même ? Semblable, frère abhorré, le barbare est en nous et *Si c'est un homme*...

La littérature est le lieu par excellence de ces questions, puisant dans l'inconscient collectif les figures d'effroi et de ravissement qui nous fondent. Toute littérature est adulte en son art, à quel titre en distinguer une, qui serait enfantine ? Les chevaux de l'île swiftienne, le cafard kafkaïen ; la baleine blanche melvillienne ; le flic hugolien, Javert, fils de louve, métaphorisé en chien de garde d'une société inique ; le loup de Giono, chassé par Langlois – qui n'est autre que V., notre *Voisin* emblématique, en toute humanité, toute animalité –, et la Mère-grand lupine du *Chaperon rouge*, cet épouvantail dévoreur qui hante la maternité, signent la double identité de l'homme policé, son énigme métaphysique de sauvage existentiel, enfance de l'humanité jamais résolue. ■

ANNE-MARIE GARAT

PETITE BIBLIOGRAPHIE ANIMALIÈRE

Des nouveautés...
Rêves d'animaux, de Nina Blychert Wisnia (éd. du Rouergue, 36 p., 13,50 €).
Le Roi crocodile, de Grégoire Solotareff (L'École des loisirs, 32 p., 13,80 €).
Les Animaux et créatures monstrueuses d'Ulisse Aldrovandi, de

Biancastella Antonino (Actes Sud/Motta, 256 p., 99 €).
Bestioles, de Gabrielle Wiehe (L'Atelier du poisson soluble, 40 p., 23 €).

... et des classiques
La Vache orange, de Nathan Hale (Flammarion).

Plouf!, de Philippe Corentin (L'École des loisirs).
Les Drôles de Petites Bêtes, d'Antoon Krings (Gallimard/Giboulées).
La série des *Marcel*, d'Anthony Browne (Kaléidoscope).
Docteur Loup, d'Olga Lecaye, (L'École des loisirs).

Ce drôle d'oiseau de Quentin Blake

NOUS LES OISEAUX
de Quentin Blake.

Préface de Daniel Pennac. Gallimard, 86 p., 35 €. Tous âges.

QUENTIN BLAKE ET LES DEMOISELLES DES BORDS DE SEINE

Gallimard/Musée des beaux-arts de Paris, Paris Musée, 80 p., 15 €.

Pourquoi ne pas le dire tout net ? Sur le thème de l'animalité (et de l'intérêt de passer par la bête pour mieux cerner l'humain), on ne trouvera pas plus réjouissant que le dernier livre de Quentin Blake, *Nous les oiseaux*. Chaque planche est une fête. « *Les dessins que Quentin Blake nous propose ne sont pas des illustrations* », note Daniel Pennac dans sa brillante préface. « *Ils ne*

sont pas nés d'une lecture, ni d'une observation, mais d'une vision. Chacun est une œuvre à part entière. On pourrait écrire une nouvelle, voire un roman sur la plupart d'entre eux. »

On n'en attendait pas moins de Quentin Blake. Né en 1932, l'homme est à lui seul une institution. Il fallait voir son one-man show, samedi 26 novembre, à l'Institut français de Londres. C'était au *Youth Festival*, le festival de littérature de jeunesse franco-britannique qui a lieu chaque automne de l'autre côté de la Manche (1). Seul sur scène, Sir Quentin a fait salle comble. Les enfants étaient venus voir l'illustrateur attiré de Roald Dahl, mais aussi le génial auteur de *Clown* et de *Zagazou*. Les adultes, plus nombreux encore, saluaient celui qui fut un pilier du Royal College of Art, nommé premier *Children's laureate* en

1999 et fait commandeur du British Empire par la reine pour services rendus à la littérature (2).

Mais ce qui frappait surtout, au Youth Festival, c'est combien Blake est désormais « au-delà » du livre de jeunesse. Toujours aussi attentif à la cause et à son public, certes, mais les transcendant comme nul autre par son inimitable coup d'œil et de crayon. Revenons à ses *Oiseaux*. Jeunes blanc-becs ou vieux déplumés, pérorant chez le coiffeur ou minaudant sur la Promenade des Anglais, ils ont, dit-il « *surgi d'un jet* ». Et quel jet ! Trois traits de feutre noir, quelques rehauts d'aquarelle, et tout est dit : nos querelles, nos douleurs, nos futilités, nos mesquineries... Toute une comédie humaine saisie en plein vol – c'est le cas de le dire. Si vous lui demandez pourquoi il s'intéresse tant à

ces volatiles, Blake répond, énigmatique : « *Ils ont deux jambes comme nous, non ?* » Pennac, lui, a trouvé la raison : les oiseaux sont des masques et par leur truchement, Blake « *nous exprime en nous épargnant. Imaginez certains de ces dessins avec nos propres têtes, la vôtre, la mienne, celle du voisin – Ce corbeau qui s'empiffre seul au buffet, par exemple... Non, l'ami Blake ne nous aurait jamais fait ça. Il montre, il ne dénonce pas* ».

Art et malice

L'Institut français avait vu juste. Avec son français parfait et son amour de notre pays (il partage son temps entre Londres et Royan et se présente comme l'héritier de Daumier autant que de Ronald Searle), Blake est le trait d'union parfait entre l'Angleterre et la France. Il était temps que celle-ci lui rende homma-

ge : ce sera chose faite le 10 décembre. Pour sa réouverture au public, le Petit Palais lui a donné carte blanche. Quentin Blake a donc puisé dans les tableaux, estampes et pastels du musée pour concocter un parcours, ponctué de dessins et légendes de son cru. Art et malice seront au menu pour une promenade libre sur le thème de la femme en peintre. L'exposition dure jusqu'en mars : ce serait criminel de ne pas y aller en famille. ■

FL. N.

(1) Rens : www.institut-francais.org.uk
(2) *Les droits d'auteur* de Nous les oiseaux sont reversés à la future Quentin Blake Gallery of Illustration, nouvel espace prévu à Londres qui sera consacré à l'illustration internationale d'hier et d'aujourd'hui.

Point d'orgue à l'Année du Brésil, une quinzaine d'auteurs et d'illustrateurs sont les invités d'honneur du Salon du livre de Montreuil. Enquête sur une littérature de jeunesse d'une exceptionnelle vitalité.

Livres en fête dans les favelas

Des baraques de briques et de tôles ondulées. Des morceaux de tissu cloués aux fenêtres : à une heure de Rio de Janeiro, Nova Iguaçu compte 1 million d'habitants, pour la plupart des chômeurs ou des ouvriers. Une population en général considérée comme très éloignée de la littérature. Pourtant, c'est cette ville qui a été choisie pour accueillir la première Biennale du livre pour enfants (Bionaldo Livro Infância-Juvenil) qui s'est tenue au Brésil du 8 au 16 octobre, à l'initiative du FNLIJ, l'organisme de promotion du livre de jeunesse, et de la municipalité de Nova Iguaçu.

L'intention militante est évidente. Le jeune maire, Farias Lindberg, et sa femme sont très impliqués dans le développement de la lecture. « *Un million d'habitants, une seule bibliothèque et pas une librairie : la situation était critique, résume M^{me} Lindberg. La municipalité a consacré 700 000 réals (environ 272 000 euros) à cette foire. Dans les quatre ans qui viennent, nous prolongerons cette action en ouvrant, au sein des écoles, 100 bibliothèques accessibles aux adultes. L'objectif : faire naître une culture de la lecture. Pour cela, l'importance du livre de jeunesse est centrale dans un pays où 58 millions de jeunes [près d'un tiers de la population] ont moins de 17 ans.* »

A Nova Iguaçu, le succès a été immédiat. La foire a reçu chaque jour 5 000 enfants, venus pour la plupart avec leur école. Mais les adultes eux aussi montrent un véritable intérêt pour le livre de jeu-

nesse – notamment ces mères de famille illettrées qui y voient une porte d'entrée moins intimidante dans le monde de l'écrit. De nombreux auteurs-illustrateurs ont fait le déplacement. Nos do Morro, une compagnie théâtrale, anime des ateliers avec des lycéens, tandis que, dans un « espace écriture », les plus jeunes mettent en forme leurs propres histoires. Les enseignants n'ont jamais vu ça : à la sortie, on leur remet un bon d'achat pour leur établissement. Quant aux éditeurs, ils ont joué le jeu en vendant leurs ouvrages aux organisateurs pour 1 réal symbolique (environ 40 centimes d'euro). Ils savent qu'ils ne gagneront pas d'argent à Nova Iguaçu, mais l'enjeu est évident. D'où leur présence massive : plus de 65 d'entre eux sont représentés, dont Atica, Nova Fronteira, Companhia das Letras, Manati, ou la filiale brésilienne de Larousse.

Valeur sociale et symbolique

« *Tout cela doit paraître classique à un Occidental, note Bia Hetzel, des éditions Manati. Mais ce qui ne s'est jamais vu ici, c'est d'implanter une foire aussi belle et spectaculaire dans une ville comme Nova Iguaçu.* » La halle rouge, flambant neuve – où les enfants trouvent, au passage, des conseils d'hygiène et de diététique –, contraste en effet avec la misère de l'environnement immédiat. « *Ce décalage est volontaire. On n'aura pas de lecteurs si on n'encourage pas l'envie du livre. Celui-ci doit être beau et désirable. Pas « cheap ». C'est tout le concept de notre maison d'édition. A Rio aussi, la municipalité offre un*

livre aux jeunes qui sortent diplômés de l'école fondamentale. Or nous savons que, lorsque ce livre arrive dans les favelas, les familles l'exhibent comme un trophée, et le réflexe d'appropriation fonctionne à plein. Nous pensons que c'est la bonne manière de créer une première génération de lecteurs. »

Au Brésil, le prix du livre reste un obstacle important à sa diffusion. En moyenne, un ouvrage de jeunesse vaut 25 réals quand le salaire de base est de 300. Aubaine pour les éditeurs, le gouvernement passe des commandes considérables : on dit qu'il serait le plus gros acheteur de livres au monde. Pour une maison comme Manati, ces commandes représentent 70 % des ventes. Le reste s'effectue en librairie (seulement 1 200 dans ce pays gigantesque), où il faut rivaliser d'invention pour rendre le livre accessible. Manati vient ainsi de créer une collection de minilivres très soignés pour seulement 5 réals. Néanmoins, Bia Hetzel relativise cette question de prix. « *Ici, il n'y a pas que les pauvres qui ne lisent pas. Les millionnaires ont un hélicoptère privé, mais ne lisent pas plus. L'un des enjeux consiste à valoriser l'acte de lire. 25 réals pour un livre, c'est beaucoup et c'est peu. Beaucoup de gens n'hésitent pas à acheter une paire de Nike à 100 réals. Si nous ne travaillons pas sur la valeur sociale et symbolique de la lecture, le pays ne se portera pas mieux dans vingt ans.* »

En majorité, les acteurs du livre se disent déçus du bilan de Lula en matière d'éducation et de culture. D'où l'import-

ance du relais des associations. L'une des plus intéressantes, A Cor da Letra, est exemplaire de ce qu'elles peuvent faire. Créé il y a six ans par Patricia Pereira Leite – psychanalyste à Sao Paulo, et ancien élève de René Diatkine –, cet organisme s'emploie à « faire arriver des livres dans les mains d'enfants en situation de risque ». « *En ce moment, nous travaillons avec de jeunes Indiens à Manaus, dans des fermes du Minas Gerais, à l'hôpital et dans les banlieues pauvres* », explique sa responsable. « *L'idée est toujours la même : privilégier les projets à fort pouvoir de démultiplication, impliquer les adolescents eux-mêmes, faire qu'à terme ils se prennent en charge. Ce qui est novateur, c'est le concept de l'ado-animateur-lecteur dans les favelas ou la périphérie des grandes villes. Dans ces contextes, où les jeunes sont souvent pris dans les réseaux de la drogue ou de la prostitution, on leur propose un projet dont ils seront les acteurs. L'ado-animateur-lecteur forme lui-même d'autres ados. Et tout ça fait modestement boules de neige.* » Avec le concours des mères qui, encore une fois, voient le livre comme un formidable levier social.

Sur le papier, tout ça paraît beau – trop beau peut-être ? « *Tout repose sur le volontariat, modère Patricia Pereira Leite. L'important est de ne pas susciter la résistance. Pour le reste, c'est un travail de fourmis, il est vrai. Mais je n'en vois pas d'autre pour retisser des réseaux sociaux.* » ■

FLORENCE NOUVILLE
(ENVOYÉE SPÉCIALE À RIO DE JANEIRO)



Lygia Bojunga, la créativité salvatrice dans un monde de fous

C'est souvent pendant la dictature, pour contourner la censure, que certains auteurs brésiliens se sont mis à écrire ou dessiner pour la jeunesse. C'est le cas du caricaturiste de presse Ziraldo, véritable star au Brésil où ses ouvrages se

vendent par millions et dont le premier livre, *Flicts*, doit bientôt paraître en français, aux éditions Quiquandquoï. C'est aussi celui d'une grande dame de la littérature de jeunesse, Ana Maria Machado, qui a reçu en 2000 le prix Hans-Christian Andersen, sorte de prix Nobel de la littérature de jeunesse (1). Citons également José Mauro de Vasconcelos dont le livre-culte, *Mon Bel ornager*, est sorti pendant la dictature.

Plus difficilement classable, mais non moins importante, Lygia Bojunga semble s'être lancée dans cette voie par hasard. « *Je ne suis pas dans le système. J'ai toujours fait les choses différemment* », note-t-elle avec détachement. Installée sous une orchidée dans son joli jardin qui

borde la route du Corcovado, elle explique : « *J'ai commencé comme actrice de théâtre. Mais le côté social me pesait. Je rêvais d'être seule à une table. Alors je me suis mise à écrire. Des choses très dialoguées, comme au théâtre.* » Immédiat best-seller, son premier livre, *Les Compagnons*, reçoit le prix Jabuti, l'une des plus grandes récompenses brésiliennes. Lectrice compulsive depuis l'enfance (Poe, Pessoa, Rilke...) Lygia Bojunga continue alors de creuser son sillon : « *Je me fichais de savoir si j'écrivais pour les adultes ou les enfants. Ce qui m'intéressait, c'était le jeu entre l'imagination et le subconscient.* » Une quête qui lui réussit. Dès son sixième livre, elle reçoit le prix Andersen et en 2004, le



prestigieux prix Astrid Lindgren.

En France, ses livres (18 au total) sont peu traduits. C'est dommage. Pour un public préadolescent, *La Fille du cirque*

(Flammarion/Castor poche n° 23) et plus encore *La Sacoche jaune* (Flammarion/Castor poche n° 67) méritent vraiment le détour. Dans ce dernier roman, on voit Rachel, benjamine d'une famille modeste, s'attacher à un sac à main dont personne ne veut et qui deviendra pour elle synonyme d'intériorité.

Il y a trois ans, Lygia Bojunga s'est lancée dans une aventure nouvelle : créer sa propre maison d'édition pour « suivre ses livres de A à Z ». Elle veut désormais créer une fondation « pour boucler la boucle et donner accès au livre aux communautés les plus pauvres ». Tout ceci ne l'empêche pas de continuer à écrire. Et même furieusement. Elle éprouve, dit-elle, un grand besoin d'in-

venter des personnages, toute une galerie de portraits qu'elle « esquisse » et qu'elle « stocke » pour les glisser un jour ou l'autre dans un roman. Inlassablement, elle veut aussi protester contre les injustices d'un pays « *exploité de long en large* ». Au fond, admet-elle, écrire la protège : « *Je crois dur comme fer que la créativité est toujours salvatrice dans ce monde de fous.* » ■

FL. N.

(1) Après *Rêve noir* d'un lapin blanc, Ana Maria Machado publie *Quelle fête ! où comment un anniversaire peut se transformer en une folle fiesta. Une célébration tout en nuances du brassage des cultures* (ill. Hélène Moreau, éd. Vents d'ailleurs, 32 p., 15 €. Dès 5 ans).

ZOOM

COBRA NORATO,

de Raul Bopp
Voici un des poèmes les plus importants du XX^e siècle brésilien, essentiel en tout cas dans le mouvement moderniste des années 1920-1930. C'est une allégorie amazonienne qui devrait séduire les enfants après avoir passionné les universitaires. Il s'agit ici de ce que les « modernistes » appelaient l'« anthropophagie ». Appuyés sur les rites indiens du passé, ces intellectuels prétendaient dévorer symboliquement les cultures allogènes (notamment française) pour ne plus les subir, mais au contraire pour se fortifier. L'auteur, qui deviendra le chef et le théoricien du mouvement, découvrit l'Amazonie à 20 ans, alors qu'il faisait à Belém ses études de

droit. Il venait du Sud, ses parents d'Allemagne, et peut-être le merveilleux rhénan l'aida-t-il obscurément à déceler les dieux dans les fleuves et les forêts. *Cobra Norato* est l'un de celles-ci, on le connaît et on le redoute entre Belém et Manaus pour la facilité avec laquelle il se déguise en humain afin de séduire les belles. Bopp raconte une de ses aventures, en puisant dans le vocabulaire local. Il y décrit la nature de manière intimiste : une flaque, un bruit, le balancement d'une palme, et c'est la forêt entière qui s'anime. Le texte est illustré admirablement pas Sandra Machado, ethnologue qui vécut avec les Indiens Kaiapo et s'inspire de leurs motifs. *J. Sn. MeMo*, 50 p., 28 €. Dès 10 ans.

UN GARÇON COMME MOI,

de Rosa Amanda Strausz
Deux romans en un, puisque ce livre raconte la même journée de deux points de vue différents :

celui d'Uolace, qui, dans sa favela, rêve de devenir quelqu'un, et celui de Jean-Victor, privilégié dont la mère voudrait tant qu'il réussisse à l'école. Deux voix pour dire les frustrations de la jeunesse brésilienne. *FLN. Seuil/Métaillé*, 80 p., 8 €. Dès 11 ans.

AMAZONAS,

de Thiago de Mello
Voici un autre poète, de la génération qui suit celle de Bopp, et qui a affronté la dictature militaire à partir de 1964. Exilé au Chili (Neruda lui a dédié un sonnet), il a publié entre autres un admirable poème de liberté : *Les Statuts de l'homme*. Retiré aujourd'hui dans sa province natale, aux bords de l'Amazone, il rapporte ces charmantes histoires. Certaines rappellent des moments historiques, d'autres évoquent les lutins ou les sirènes qui peuplent les nuits

amazoniennes. On découvre ainsi, la Iara, le Mapinguari et bien entendu le Cobra célébré par Bopp. Ces légendes sont très connues dans la région, mais l'auteur donne ses sources en esquisant le profil des parents qui les lui ont un jour racontées à la veillée. Il crée ainsi un climat familial et nocturne, souligné par les somptueuses illustrations d'Andrés Sandoval. *J. Sn. Ed. Syros*, 80 p., 16 €. Dès 8 ans.

AU PAYS DU JABOUTI

ET CONTES DU BRÉSIL,
de Béatrice Tanaka.
Née en Ukraine et devenue brésilienne, l'auteure a écrit en français de nombreux ouvrages pour la jeunesse. Ses *Contes du Brésil*, tendres et gais, sont extraits d'un recueil déjà publié. *Au pays du jabouti* (une variété de tortue) paraît en revanche pour la première fois, élégamment illustré par l'auteur. Elle s'y inspire des contes

d'Amazonie, avec l'expérience accumulée pendant quarante ans d'écriture pour la jeunesse. *J. Sn. Ed. Kangil*, 96 p., 20 € et Syros, 96 p., 4,90 €. Dès 7 ans.

HISTOIRES DES TRUMAI,

de Claire Merleau-Ponty et Aurore Monod Becquelin
La région du Haut Xingu abrite un phénomène ethnologique : la cohabitation pacifique de nations indiennes normalement hostiles. Étudiée depuis 1940, elle est devenue territoire protégé en 1961. Aurore Monod Becquelin y a observé les Trumai et recueilli leurs légendes. Parfois violentes et même coquines, elles enjolivent la naissance de la lumière, la voix des oiseaux, et jusqu'à celle des taches de la lune. On apprécie la présentation didactique et les vignettes élégantes d'Hélène Georges. *J. Sn. Actes Sud*, 64 p., 14,50 €. Dès 9 ans.



Parce qu'un enfant heureux fait un adulte plus humain

Au Brésil, bon nombre de grands écrivains ont prêté leur plume à la littérature enfantine ; et les œuvres destinées à la jeunesse – poèmes, récits, spectacles – sont, tout comme la littérature brésilienne en général, traversées par un constant souci d'explorer le réel. Cet axe, qui conduit aussi bien à la quête identitaire qu'à l'imagination d'un monde meilleur, permet de comprendre un désir simple, manifesté par les auteurs : celui de faire partager aux différentes générations les valeurs d'une culture résolument tendue vers son avenir. Ziraldo, dans des livres illustrés avec drôlerie, ne raconte-t-il pas qu'un petit enfant heureux fait un adulte plus humain ? Le présent est l'enfant de l'avenir et non du passé. Ainsi humour, sens critique, esprit de liberté, goût pour la musique et la représentation sont autant de langages qui expriment cette façon si propre au Brésilien de tenir à son monde tout en cherchant à le rêver.

Dans les années 1930, alors que le Brésil mise sur la modernité et croit à l'idée de nation, Monteiro Lobato, homme de lettres déjà mûr, veut forger l'esprit critique des enfants face aux dangers idéologiques des temps nouveaux. Devenant le père spirituel de la littérature de jeunesse pour tout un peuple de lecteurs actuels et anciens marqués par sa « didactique de l'intelligence enfantine », il invente l'humour à l'usage des petits. On pense surtout à sa série de dix-sept ouvrages narrant les incroyables aventures d'un garçon et d'une fillette qui vivent avec une poupée, un épi de maïs promu vicomte, un cochon marquis et deux vieilles dames à la « ferme du pivert jaune », carrefour de la nature et de la civilisation. L'épisode où Emilie la poupée met fin à la deuxième guerre mondiale en rétrécissant l'humanité illustre bien cette volonté de ne pas enfermer l'enfant dans un univers onirique parallèle : dans l'histoire, nos dirigeants se retrouvent nus comme des vers, désarmés face à leurs armes démesurées, poursuivis qui plus est par des petits poussins autrefois inoffensifs dont ils sont devenus la proie. C'est donc dans ce monde même que l'imagination enfantine est appelée à agir, l'idée originale consistant à valoriser la figure de l'enfant comme partie prenante d'un travail d'humanisation.

Quelques années plus tard, Jeronymo Monteiro, auteur de science-fiction, campe ses histoires (*Trois mois au siècle 81* et *Corumi, l'enfant sauvage*) dans une Amazonie déconstruite et humanisée, elle aussi, par les Indiens.

Cette leçon de fidélité à l'homme et à la réalité de Lobato a été retenue durablement, puisque Lygia Bojunga s'en réclame encore aujourd'hui, elle qui écrit toujours avec humour sur le monde réel, en offrant des ouvrages portant sur les problèmes spécifiques à l'enfant (voir ci-dessous). Dans un registre plus grave, l'esprit critique des écrivains brésiliens les conduit également à parler d'un monde hostile, qui fait partie lui aussi de la réalité. Dans les années 1940, Graciliano Ramos, dans *La Terre des petits enfants nus*, dépeint le Nordeste qui reste à la traîne, où Raimundo, un garçon physiquement étrange, apprend au cours d'un voyage à convertir l'étrangeté négative en valeur positive.

Plus proche de nous, au temps de la dictature militaire, la littérature de jeunesse devient en même temps un refuge et un moyen d'action. Soumis à une impitoyable censure, nombre d'écrivains reconnus y voient alors une façon de continuer à créer tout en éclairant. *Il était une fois un tyran*, d'Ana Maria Machado, commence ainsi : « Certains disent que cette histoire s'est passée il y a très longtemps, (...) d'autres qu'elle se produit encore quelque part... »

Enfin, la très festive tradition populaire brésilienne aura guidé les auteurs sur les chemins du spectacle pour enfants. Leur qualité, notamment musicale, est irréprochable. *Perroquin* de Tim Rescala (traduit et mis en scène par Tania da Costa) évoque en musique le problème du divorce des parents. Et pour les plus jeunes encore, *L'Arche de Noé* du très célèbre Vinícius de Moraes, dont l'une des chansons parle d'une maison invivable où on ne peut rien faire : « C'était une drôle de maison, sans toit ni rien. Personne ne pouvait y entrer, car elle n'avait pas de par terre... »

Pour conclure, laissons donc la parole aux enfants ; ils le savent bien et la littérature de jeunesse le redit : le monde est absurde, le Brésil est absurde, et c'est pour cela qu'avec l'imagination on veut y habiter. ■

CRISTINA AMALRIC

Roger Mello entre Faust et la farce

CATARINETA
de Roger Mello

Ed. du Pépin (55, rue de la Victoire
1060 Bruxelles), 36 p., xx €. Dès 6 ans.

Ce soir-là, au Centre culturel Banco do Brasil, à Rio, on joue une pièce de Roger Mello. Un spectacle tiré de son album *Les Enfants de la mangrove* (*Meninos do mangue*). « Ces enfants du Nordeste sont bien connus ici, explique l'auteur. Ils fouillent et retournent la vase de la mangrove pendant des heures pour trouver une huître ou un crabe à se mettre sous la dent. Mais j'ai voulu éviter tout pathos. Le livre est basé sur des récits. Mon personnage est un peu la Schéhérazade de la mangrove, et mes illustrations, des collages de plastique ou de bouts de tissu qui évoquent la récupération, la misère, la débrouille... »

Après des études de dessin industriel, Roger Mello, un ancien élève de Ziraldo, s'est lancé dans l'illustration. Avec 90 livres à son

actif, il s'est imposé comme l'un des talents les plus singuliers de la littérature de jeunesse brésilienne. La mangrove n'est pas représentative de ses sujets : aux problèmes sociaux, il préfère les légendes ou les mythes. En témoigne son album sur les *Croisades de Pirenopolis*, cette étrange tradition héritée des Portugais où, chaque année, non loin de Brasília, hommes et chevaux se déguisent lors d'une fête qui fait un peu penser au Palio de Sienne.

Légende anonyme

Et voilà que nous arrive, pour la première fois en français, l'un de ses plus beaux albums, *Catarineta*, inspiré d'une légende anonyme portugaise du XVI^e siècle. Une grande épopée maritime transmise oralement dans tous les pays lusophones, du Brésil aux Açores, et mise en scène, lors de fêtes populaires au cours desquelles musique et danse accompagnent la déclamation des vers.

L'histoire est celle du *Catarineta*, une caravelle qui quitte le Brésil chargée « de tapis, d'épices et d'autres régals pour les rois du Portugal ». Soudain, malédiction, voilà *Catarineta* encalminée, immobilisée en pleine mer à cause d'un calme plat qui va durer sept ans et un jour. La famine menace. Les marins mettent « leurs semelles à tremper pour le dîner » mais elles restent dures et immangeables. Pour apaiser leur estomac, ils doivent tuer quelqu'un. Le sort tombera sur le Capitaine : celui-ci s'en sortira-t-il sans vendre son âme au moussaillon ?

« C'est la beauté de ce poème qui oscille entre Faust et les farces du Moyen Âge », note Roger Mello. Mais la beauté de cette interprétation moderne réside aussi dans son parti pris graphique, volontairement naïf, en hommage aux artistes du « folk art » que Mello admire tant. Des couleurs éclatantes, une alacrité communicative. Tout le Brésil, en somme ? ■

FL. N.

ENFANTS DE LA SAMBA,

de Myriam Cohen
L'auteur, américaine, décrit la vie dans une favela de Rio, quelque temps avant le carnaval. On pourrait attendre le pire, on aurait tort. La fête des pauvres s'organise, avec une rigueur et une précision insoupçonnées. On fignole les déguisements, on répète les pas de danse. Quand la fièvre monte dans les cahutes sordides, Maria suit les préparatifs. Elle veut qu'on la choisisse pour première danseuse : une obsession qui la fera mourir. *J. Sn.*
Flammarion, 272 p., 5,23 €. Dès 8 ans.

SUR LES AILES DU CONDOR, de Milton Hatoum et Hélène Georges
Où le Condor est un bimoteur qui relie l'Amazone à Sao Paulo et va sauver le héros, victime d'un accident sur les bords du fleuve Xapuri. Premier livre pour enfants du grand écrivain Milton

Hatoum, présent à Montreuil, cet album est une parabole : écrire, c'est un peu comme voler, « voir ce qu'on n'a jamais vu ».

Fl. N.
Seuil, 28 p., 13 €. Dès 6 ans.

Signalons également :

Où es-tu Iemanjá ?, de Leny Werneck et Philippe Davaine (Amnesty International/Syros, 32 p., 13 €. Dès 6 ans) ; les *Histoires merveilleuses du Brésil* et *L'Etoile et le Nénuphar*, de Ré et Philippe Soupault (Seghers, 48 et 64 p., 6 €. Dès 8 ans) ; *Charlemagne, Lampiao & autres bandits*, histoires populaires brésiliennes qui appartiennent à la littérature dite « de cordele » ou de colportage (Michel Chandeigne, 158 p., 18 €). Et enfin, le numéro de la revue *Europe* consacré à la littérature brésilienne contemporaine et dirigé par Pierre Rivas et Michel Riaudel (novembre-décembre, 20 €).

Notre sélection

LA TRÊVE DE NOËL, de Michael Morpurgo
Habitant du Dorset, le narrateur chine un bureau à cylindre selon ses rêves. Dans un tiroir, il trouve une lettre, du 26 décembre 1914. Il s'agit de l'ultime correspondance adressée par un soldat britannique à sa femme. Elle narre une journée extraordinaire : pour célébrer Noël, manteaux kaki et casques gris ont fait trêve, partageant rhum, saucisses, et jusqu'au nom de leurs livres préférés. Comme toujours, le regard généreux de Morpurgo, son style souple et concret font merveille. Gallimard, 40 p., 6,90 €. Dès 8 ans.

ENTRE LES LIGNES, d'Emmanuel Bourdier
Printemps 1943. Sur la ligne de démarcation, Augustin rêve de ces actes de bravoure, provocations littéraires d'une résistance anonyme, qui enflamment le village de Bengy. Est-ce l'instituteur, M. Dumoulin, qui lance les vers de Cyrano comme autant de défis à l'occupant ? Rêve d'héroïsme et élan sentimental, Augustin bascule dans l'Histoire à sa mesure et y gagne autant une vocation qu'un idéal. Thierry Magnier, 144 p., 7 €. Dès 12 ans.

KAKINE POULOUTE, de Nathalie Brisac
A l'âge des câlins, il y a des mots trop durs pour être entendus. Dans ce récit qui raconte comment Kakine, 7 ans, échappe aux rafles de la guerre, le vocabulaire use judicieusement d'humour et de catégories déclinées. Les juifs sont des « *pouloutes* », les nazis des « *méchants* ». Camoufler son identité revient à pratiquer « *la grosse triche* ». Avec ce procédé, le risque était de tomber dans la caricature. L'auteur évite le piège : « *Il y a aussi des Méchants qui parlent français. Il faut se méfier. On ne sait jamais.* » L'Ecole des loisirs, 46 p., 6,50 €. Dès 7 ans.

DANS PARIS OCCUPÉ, de Paule du Bouchet
Ce fac-similé de journal intime fonctionne d'entrée de jeu et l'on s'identifie d'emblée à Hélène, 11 ans, quand elle commence ce cahier. C'est en juin 1940. Son père est fait prisonnier, son amie Josette doit porter l'étoile jaune, son cousin Yves disparaît. Rien n'est censuré, mais l'auteur a trouvé le ton juste pour se mettre dans la peau d'une pré-adolescente, dire son inquiétude, sa peur, sa colère devant les événements, mais aussi la gaieté ou la jalousie naturelles à son âge. Un texte riche dont la vivacité incitera peut-être à prendre à son tour un stylo ? Gallimard, 210 p., 9,50 €. Dès 9 ans.

NOËL BLANC, NOËL NOIR, de Béatrice Fontanel
Si l'on en doutait, la talentueuse Béatrice Fontanel démontre que les vrais trésors sont fabriqués avec le cœur. Témoin l'histoire du vieux Moussa, éboueur, qui offre à ses neveux un sapin constellé de jouets extraordinaires, assemblés avec le rebut des poubelles. Le graphisme de Tom Shamp, bousculant la



perspective, fait de ce livre un objet rare et un fabuleux conte de Noël. Albin Michel, 38 p., 13,50 €. Dès 5 ans. Pour les fans de l'auteur, signalons *Gustave Taloche, roi de la bagarre* (Actes Sud, 42 p., 7 €. Dès 5 ans).

LE MUCHE, de Philippe Meslé
Un roman d'initiation qui joue du fantastique et ne craint ni les allégories, ni les ruptures de genre. C'est rare, et quand le héros, Peer, orphelin depuis l'enfance, accepte de renoncer au héros de papier qui a pris dans son esprit la place de la vie réelle, la leçon se fait plus aventureuse encore. Intrigante et atypique, une exploration à tenter. La Joie de lire, 176 p., 8,50 €. Dès 12 ans.

LE THÉÂTRE DE MOTORDU, de Pef
Motordu se prend la langue dans les consonnes. Résultat, les scolaires raffolent de ses phrases de traviole. De cet inimitable cascadeur du langage, voici 5 pièces de théâtre pour 3 à 12 personnages, indications de mise en scène à l'appui et crises de rire garanties ! Gallimard, 122 p., 15 €. Dès 7 ans.

NOËL, C'EST COUCIC !, de Christophe Honoré
Ecrivain, cinéaste, scénariste, l'auteur du *Livre pour enfants* continue de produire pour le jeune public. Rien de mièvre ni de rassurant : c'est le jeu, la règle de son écriture employée à dissoudre l'évidence. Quand les

adultes se disputent méchamment le soir de Noël, Anton sait qu'il faut rester calme. Même si son père se fâche avec mémère, avec Ferdinand, avec tout le monde, en somme. Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que rien n'est sacré hormis la tendresse. Ou comment un réveillon mal commencé s'achève en apothéose. L'Ecole des loisirs, 70 p., 7,50 €. Dès 7 ans.

CHANSON POUR ÉLOÏSE, de Leigh Sauerwein
Voyage au temps du Moyen Âge. Obéissant à son devoir, Eloïse est mariée à 15 ans à un homme qu'elle n'aime pas, au sacrifice de Thomas, qui fut toujours l'écu de son cœur. Ici, forme et fond s'accordent dans un récit ondoyant où la noblesse des personnages tient le lecteur sous son charme. Gallimard, 154 p., 8 €. Dès 14 ans.

LES P'TITES POULES, la Bête et le Chevalier, de Christian Jolibois et Christian Heinrich
On ne se lasse pas des aventures de ces « P'tites poules » ! D'autant que ce sixième volet a le mérite de mettre en péril nos héros souvent trop malins pour être en danger. Là, le pouvoir terrifiant du basilic, ce monstre dont le regard foudroyant suffit à pétrifier qui le regarde, est autrement redoutable. La parade de Carmelite est d'autant plus méritoire. A la façon d'Astérix, tout finit par un festin... de pâtes au basilic. Pocket, 48 p., 4,40 €. Dès 5 ans.

UNE VIE EN SUSPENS, d'Hélène Montardre
Roanne. Juin 1940. La débâcle et l'exode dérèglent la vie paisible de Fradet, fou de peinture et de littérature, à quelques jours du bac. L'arrivée d'une jeune Parisienne, l'appel de l'aventure, les premières déceptions, la fuite loin du lycée vers ces chantiers de jeunesse qui offrent une bulle de bonne humeur boy-scout quand le présent devient trop oppressant... Au bout de l'initiation, un engagement insensible mais sûr qui fait de l'épreuve le début de l'âge adulte. Aussi juste que documenté. Nathan, 128 p., 5 €. Dès 13 ans.

PIPISTRELLO ET LA POULE AUX ŒUFS D'OR, d'Elzbieta
Entre le drame et la farce burlesque. Avec, par ordre d'apparition sur la scène, le Vent lugubre, Pomdarinette, le Crapeaud boutonneux... Une délicieuse tragi-comédie en douze tableaux par l'auteur de Flon-Flon et Musette. Ed. du Rouergue, 52 p., 13 €. Dès 7 ans.

LA BOÎTE À JOUJOUX, de Claude Debussy
Rascal pour le texte, Régis Lejonc pour l'illustration – superbe – Natalie Dessay au chant... Rarement ce beau conte de Debussy aura été si bien servi. Dans cette irréprochable collection de livres-CD qui accueille aussi de formidables *Comptines du jardin d'Eden*, de Nathalie Soussana et Paul Mindy, illustrées par Beatrice

Alemagna, une incontestable réussite. Didier, 44 p., 1 CD, 23,50 €. Dès 6 ans.

TONNE, de Taro Miura
Les plus perspicaces se souviendront avoir vu un premier opus en France du Japonais Taro Miura (*Je suis...*, La Joie de lire, 2004). Avec *Tonne*, il parvient à faire du monde des docks et des cargos un imagier exceptionnel qui fonctionne autant sur l'apprentissage des volumes et des poids que sur le soin graphique et esthétique apporté au volume. Panama, 15 €. Dès 2 ans.

LES CORBEAUX DE PEARBLOSSOM, d'Aldous Huxley et B. Alemagna
Huxley composa pour sa nièce, à Noël 1944, cet unique texte destiné à la jeunesse. Située dans les lieux mêmes d'une villégiature partagée, cette histoire de maman corbeau désespérée de voir ses œufs engloutis par un serpent ménage tendresse et malice. La patte de Beatrice Alemagna n'y est pas étrangère. Gallimard, 28 p., 11,90 €. Dès 7 ans.

ARTS PRIMITIFS ENTRÉE LIBRE, de Marie Sellier
Fidèle à ce parti pris didactique dont elle ne se départ jamais, Marie Sellier a choisi 45 œuvres, masques, totems, objets rituels ou non, de ces arts qu'on dit primitifs sous toutes les latitudes. La liberté de l'ordonnement, rétif à toute hiérarchie, donne au parcours une souplesse et un plaisir esthétique qui enchantent. Nathan, 96 p., 15, dès 7 ans.

LE BONHEUR SELON NINON, de Oscar Brenifer et Iris de Mouÿ
Le pari est audacieux : construire le raisonnement de l'enfant au fil de ses échanges avec les autres. Une reprise des dialogues socratiques, direz-vous ? Ça y ressemble. Après *La Vérité selon Ninon*, enquête sur le bonheur par une héroïne toujours espiègle mais tourmentée par son besoin de comprendre le monde qui l'entoure. Un projet intelligent, astucieusement mené. Autrement, 64 p., 13,50 €, dès 10 ans.

TOUT UN LOUVRE, de Katy Couprie et Antonin Louchard
Les créateurs de *Tout un monde*, qui réinventait l'imagier, investissent le Louvre et décapent le regard. Enrôlant des « *illustrateurs morts* » rendus, à force de citations et de jeux optiques, complices de leur impertinence, les auteurs dynamitent et dynamisent le vénérable musée. Un régal ! RMN/Th Magnier, 17,50 €, dès 4 ans.

GRAND OURS, de François Place
Au cours d'une chasse, Kaor est ensorcelé par celle qui guide les « têtes boisées ». Protégé par l'esprit de Grand Ours, il parvient à trouver sa place parmi les siens, grâce au dessin. Une nouvelle étape de la célébration de l'artiste par François Place, décidément aussi à l'aise dans le grand album que la miniature. Casterman, 64 p., 16, 50 €, dès 8 ans. SÉLECTION ÉTABLIE PAR VIOLAINE BINET, PHILIPPE-JEAN CATINCHI ET FLORENCE NOUVILLE

LES ALBUMS EN LICE POUR LE PRIX BAOBAB

CHEVAL VÊTU, de François Roca et Fred Bernard
La force de cet album tient à l'astuce du scénario : Cheval Vêtu n'est que la monture harnachée d'un conquistador hors champ. Pour l'amour de Trois Myrtilles, une jument comanche, l'étalon affronte la monture du chef... Un magnifique hommage à ces peuples cavaliers dont l'imaginaire est le seul refuge possible depuis qu'ils ont perdu leurs terres. Albin Michel, 40 p., 13,50 €, dès 7 ans.

LA CARESSE DU PAPILLON, de Christian Voltz
Il faut toute la grâce des montages de Christian Voltz pour sourire toujours de cette *Caresse du papillon* ! L'ombre de la mère absente, le père qui trompe le manque inconsolé en buvant, l'énergie de l'enfant pour faire vivre le jardin que « la Mamama » aimait

tant : tout concourt à faire de cet petit album une merveille de délicatesse. Rouergue, 36 p., 10,50 €, dès 5 ans.

JE VOULAIS UNE TORTUE, de Beatrice Alemagna
Beatrice Alemagna est partout cet automne : au Seuil, avec *La Promenade du distraît* de Gianni Rodari, chez Thierry Magnier avec trois mini-albums écrits par Elisabeth Brami, chez Gallimard et chez Didier. Mais c'est avec ce conte inouï qu'on perce son univers si singulier. La fillette qui adopte la tortue Britta est piégée par la croissance infernale de l'animal. Le dénouement épatait dit assez le peu de crédit qu'on doit faire au réalisme. Panama, 80 p., 12 €. Dès 4 ans.

MON LION, de Mandana Sadat
Une histoire sans parole qui pourrait s'appeler « *Mon Lion, ce héros au*

sourire si doux ». Un bel hymne au père et au rêve. Autrement, 28 p., 11 €. Dès 3 ans.

LE PRINCE TIGRE, de Chen Jiang Hong
Au départ, une tragédie digne d'*Iphigénie* : le roi acceptera-t-il de sacrifier son fils à la tigresse en colère ? De facture classique, superbement illustrée, une belle histoire de haine et de pardon. L'Ecole des loisirs, 44 p., 18,50 €. Dès 5 ans.

LE TAXI-BROUSSE DE PAPA DIOP, de Christian Epanya
En voiture pour une grande aventure sénégalaise. A bord du taxi-brousse reliant Dakar à Saint-Louis, toute l'Afrique défile dans les planches colorées de Christian Epanya. Syros, 28 p., 13 €. Dès 5 ans.

MOI J'ATTENDS, de Davide Cali et Serge Bloch
On passe nos vies à attendre – un bisou avant de s'endormir, qu'elle dise « oui », que le médecin assure que « ce n'est rien... » C'est le fil rouge de ce petit album, original et intelligent. Sarbacane, 54 p., 13,50 €. Dès 8 ans.

LE GRAND DÉSORDRE, de Kitty Crowther
Où l'amour de l'ordre est opposé à une certaine forme de générosité. On peut ne pas être d'accord avec la thèse, mais non rester insensible à l'expressivité et au sens du détail de la talentueuse Kitty Crowther. Seuil, 44 p., 12 €. Dès 7 ans.

QUARTIERS D'ORANGE, de Françoise Legendre et Natali Fortier
Un texte poétique, un peu convenu

peut-être sur la mort du grand-père, mais remarquablement servi par les atmosphères de Natali Fortier. Thierry Magnier, 36 p., 15 €. Dès 8 ans.

NOIR/VOIR, de François David
Un livre différent (mi lettres, mi braille), entièrement noir, pour évoquer les difficultés des mal-voyants et la chance des autres, qu'ils ne mesurent pas toujours. Motus, 34 p., 11 €. Dès 8 ans.

SANS TOI, de Claudine Galea et Goele Dewanckel
Plus rien n'est pareil quand le père n'est pas là : ne domine que le manque, le vide, la frustration. Mais dès son retour, c'est un jaillissement de couleurs et de vie retrouvée. Ed. du Rouergue, 48 p., 18 €. Dès 6 ans. PH.-J. C. ET FL. N.



Malwida et Olga Monod à Stresa (Lac Majeur).

ARCHIVES DE LA FAMILLE MARIO RIST

Malwida von Meysenbug

égérie de la « Kultur » européenne

Au milieu du XIX^e siècle, elle fut l'amie de Wagner et devint une dévote de Bayreuth, sans cesser d'être du parti de Louis Blanc et de Michelet, de Mazzini et de Garibaldi

Des princes et des princesses, des barons et des baronnes, des condottieri de plusieurs révolutions en cavale, de grands universitaires et de célèbres artistes, des amitiés et des amours passionnées, des enfants adorables, des jeunes gens doués de talent ou de génie, des voyages d'un bout à l'autre et du nord au sud de l'Europe, des exils en France ou en Angleterre et des cures en Italie où l'on se retrouve entre connaissances et où l'on en contracte de nouvelles, des salons improvisés ou durables : toute une aristocratie lettrée que rebutent et dispersent les Etats de la Sainte Alliance, mais qu'une correspondance ininterrompue et quotidienne, des livres et encore des livres relie en une toile frémissante.

Au bord de la toile, une gouvernante célibataire comme les aime Henry James, attentive, empathique, infatigable éducatrice, confidente universelle, romancière elle-même et corne d'abondance épistolaire : Malwida von Meysenbug. L'héroïne de la bio-

graphie composée par l'excellent germaniste Jacques Le Rider est une égérie assez secondaire, une M^{me} Swetchine de l'autre bord, mais elle a vécu assez longtemps (1816-1903) et avec assez d'entre-gent pour que le récit de sa vie, ponctué de longues et nombreuses citations, devienne un tableau de la galaxie sociale et morale de la Kultur européenne de gauche, et de sa métamorphose dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Au centre de la toile s'impose peu à peu après 1848 un antipape, Richard Wagner, tandis que s'élève à Bayreuth la Sixtine de la religion esthétique allemande. Le noble idéalisme néopietiste et socialiste s'était entre-temps fondu dans une version gnostique de la grand-messe romaine, l'« œuvre d'art totale », initiatrice de l'éventuelle aristocratie de demain.

Dans le langage de cette élite émancipée et émancipatrice reviennent, comme une litanie, avant 1848, les mots démocratie, égalité, peuple, socialisme, autant d'idéaux brandis par des jeunes femmes bien nées pour s'arracher aux « barreaux vivants »

de la famille, ou par des jeunes gens, souvent eux aussi de noble souche, pour se dresser héroïquement contre un « vieux monde » ignoble et oppresseur. La répression des révolutions de 1848, la guerre austro-prussienne de 1866 et, à l'heure où allait flamber le Paris de la Commune (l'idéaliste Malwida avait des amies parmi les pétroleuses), la création du II^e Reich allemand (deux triomphes de la Prusse acclamés par l'« idéalisme »), firent resurgir, sous le vernis d'un révolutionnarisme politique et social jamais renié, les nostalgies profondes de tous ces aristocrates de la naissance, de l'esprit et du cœur, dédaigneux pour eux-mêmes des « intérêts matériels », mais exigeants sur les bonnes manières, la bonne tenue de la domesticité, la qualité de la Kultur et les altitudes d'âme. Ayant commencé comme terroriste en paroles, le boyard rouge Alexandre Herzen, exilé à Londres, coupa les ponts après 1848 avec le nihilisme russe, devenant un sympathique et bouillant Dourakine, sourcilieux sur le « dressage » de ses enfants et détesté pour sa nou-

velle modération politique par les « démons » que décria Dostoïevski. Il fut l'un des riches mécènes de Malwida, à qui il confia l'éducation de ses filles. De leur côté, désenchantés des révolutions politiques sans renoncer pour autant à « changer la vie », les « idéalistes » de l'aire germanique trouvaient dans Schopenhauer le philosophe pessimiste qu'il leur fallait et en Wagner le grand vicairer des sublimes (Nietzsche dira : « répugnantes ») orgies qu'ils avaient manquées. Echo fidèle de cette double conversion, Malwida devint une dévote à vie de Bayreuth, sans jamais cesser d'être du parti de Louis Blanc et de Michelet, de Mazzini et de Garibaldi.

Officieuse médiatrice

Ses liens avec Nietzsche servent à justifier aujourd'hui son exhumation. Assoiffé à distance d'un « gai savoir » à la Stendhal et à la Galiani, le philosophe émancipé de l'université de Bâle étouffait dans le pathos moral et social dont Malwida était une officieuse médiatrice. Dès qu'elle l'eut connu, en 1871, à Bayreuth, il éveilla en elle la fibre maternelle et marieuse ; elle se coalisa avec sa sœur Elizabeth pour le guérir, ce qui contribua plutôt à aggraver son mal. C'est elle qui lui présenta la fatale Lou Andreas-Salomé. Un jour de franchise (mars 1885), quand il était en train de s'arracher aux sirènes de Wagner, il lui attribua indirectement « la tartufferie morale de tous ces chers Allemands », mot profond et préfreudien qui déconcerte son biographe, éditeur et traducteur pourtant des œuvres de Nietzsche. Malwida eut plus de succès avec Gabriel Monod, qui épousa son chef-d'œuvre d'éducatrice, Olga Herzen, et avec Romain Rolland, qu'elle captiva très jeune à Rome, et qui réussit à peine à ne pas devenir le comte de Falloux de cette autre M^{me} Swetchine.

Fille d'un haut dignitaire anobli de la petite cour de Hesse, sœur de deux hauts dignitaires de la cour de Vienne, tous descendants d'une famille huguenote en exil depuis la Révocation de 1685, les Rivalier, la jeune Malwida ne renia jamais son père, qu'elle adorait comme M^{me} de Staël le sien : elle ne s'échappa du nid natal qu'après avoir embrassé les idées « avancées » d'un jeune théologien qu'elle aimait, qui la délaissa et qui mourut. Elle lui resta néanmoins éternellement fidèle, répandant son zèle émancipateur sur le papier et sa chaste ardeur sur ses élèves et amitiés d'élection. Faut-il voir en elle, comme son biographe, une Européenne modèle ? A plusieurs reprises, retenue au dernier moment sous divers prétextes, elle fut tentée de gagner les Etats-Unis. L'un des amis de son premier et dernier amour, Carl Schurz, héros révolutionnaire en Europe avant de le devenir une seconde fois dans l'armée de Lincoln, les lui décrivait de grand avenir, libres et brutaux. Cette polyglotte n'était chez elle qu'en Europe, dans un grand passé ligoté comme elle à de contradictoires utopies.

MARC FUMAROLI

MALWIDA VON MEYSENBURG
Une Européenne au XIX^e siècle
de Jacques Le Rider.

Ed. Bartillat, 608 p., 25 €.

CORRESPONDANCE AVEC MALWIDA VON MEYSENBURG
de Frédéric Nietzsche.

Traduit de l'allemand, annoté et présenté par Ludovic Frère, Allia, 336 p., 23 €.

La longue marche de la connaissance

Dans l'histoire de la connaissance occidentale, une charnière essentielle porte le nom de Kant. En cherchant à établir les conditions de validité de nos savoirs, à en préciser les limites, il n'a pas seulement départagé savoirs et croyances. Il a opéré une révolution mentale comparable à celle de Copernic : l'espace et le temps, et toutes les conditions qui structurent l'expérience se trouvent du côté du sujet, et non de l'objet.

Voilà qui est archi-connu. Toutefois, on oublie fréquemment qu'une telle rupture ne tombe pas du ciel. Elle forme au contraire l'aboutissement d'une longue et complexe élaboration, qui s'étend sur plus de trois siècles et combine notamment l'évolution des mathématiques, la constitution progressive des sciences exactes, la réflexion philosophique sur la formation de nos idées, l'édification tâtonnante et conflictuelle des doctrines de l'empirisme et du rationalisme. En fait, la révolution kantienne couronne un très vaste processus, qu'elle prolonge et clôt à la fois. L'immense mérite d'avoir établi ce point revient à l'œuvre monumentale d'Ernst Cassirer (1874-1945), *Le Problème de la connaissance dans la philosophie et la science des temps modernes*.

En quatre tomes, cette fresque devenue classique dessine une véritable histoire de la philosophie moderne, marquée par un équilibre unique entre érudition, analyse et clarté. Cassirer y a travaillé toute sa vie. En 1906 et 1907, les deux premiers tomes portent sur les trois siècles de genèse de la révolution kantienne. Il a ensuite décidé d'éclairer l'évolution des systèmes postkantien (notamment chez Fichte et

Schelling) par un troisième tome, paru en 1920. Le dernier volume, édité à titre posthume en 1950, examine les conséquences, jusqu'au 20^e siècle, de l'émergence des nouvelles sciences de la nature, de la vie, de l'histoire.

La traduction française est parue, ces dernières années, dans un ordre différent. Le tome 2, disponible aujourd'hui, est la dernière pièce manquante de l'édifice. Première surprise : ce livre presque centenaire a bien peu de rides. Il demeure au contraire d'une étonnante vitalité. Certes, le

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

paysage étudié a été parfois modifié par des études postérieures. Mais l'essentiel reste solide et utile. Ce maître n'a pas son pareil pour dégager la cohérence interne d'un auteur, et surtout pour faire saisir, en relation avec le fil conducteur de l'ensemble, ce qu'il apporte, déforme, transmet ou transforme. On découvre donc comment évolue la question de la connaissance, entre philosophie et sciences, depuis les commencements de l'empirisme (Bacon, Gassendi, Hobbes) jusqu'à son développement et ses difficultés (Locke, Berkeley, Hume), en passant par le développement du rationalisme (Spinoza, Leibniz, Tschirnhaus, Cudworth). Un rapprochement saisissant entre l'apport de Newton et celui de Kant éclaire, pour finir, la genèse immédiate de la philosophie critique.

Cassirer rappelle, chemin faisant, l'existence d'un nombre considérable de petits auteurs pratiquement oubliés, il ressuscite de multiples disputes théoriques enfouies ou sédimentées. Le suivre pas à pas dans ce dédale expose d'abord à des surprises de toutes sortes, quel que soit le bagage dont on dispose. Ce long chemin rend aussi presque palpables l'épaisseur de l'histoire, les vitesses différentes d'avancement des idées, les rémanences et les ruptures, la cohérence et les aléas, les malentendus et les illusions, les lignes de force et les coups de génie. Du grand art !

Cassirer, élève de Hermann Cohen, a été le dernier grand représentant de cette Ecole de Marbourg qui a repris et approfondi, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'héritage de Kant. Héritier du rationalisme, attentif à l'invention conceptuelle des sciences, ce philosophe à l'intelligence encyclopédique est capable aussi bien de rendre Einstein lumineux que d'éclairer en virtuose œuvres d'art et formes symboliques. Cet immense penseur est encore très loin de rencontrer, en France, l'audience qu'il mérite. Pourtant, nous n'avons plus d'excuses. Ses œuvres majeures sont à présent traduites. Il serait temps de s'en aviser.

LE PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE DANS LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE DES TEMPS MODERNES
T. II De Bacon à Kant.
d'Ernst Cassirer.

Traduit de l'allemand par René Fréreau, Cerf, « Passages », 620 p., 59 €.

« Quarto » réédite les textes de philosophie politique les plus importants de Raymond Aron (1905-1983)

Paradoxes de la lucidité aronienne

L'ensemble de la pensée de Raymond Aron (1905-1983), dont ce volume met ou remet à la disposition du lecteur les textes de philosophie politique les plus importants à l'occasion du centenaire de sa naissance, recèle un paradoxe. Réflexion sur l'événement, sensible aux variations comme aux aléas des collectivités humaines, allergique à toute conception qui conférerait un sens unique ou une raison à l'histoire, cette œuvre pouvait-elle échapper à la contingence qui en constitue le principe moteur ? La question de la résistance à l'épreuve du temps parcourt l'entreprise de réédition de ces ouvrages, entretiens, notes et articles.

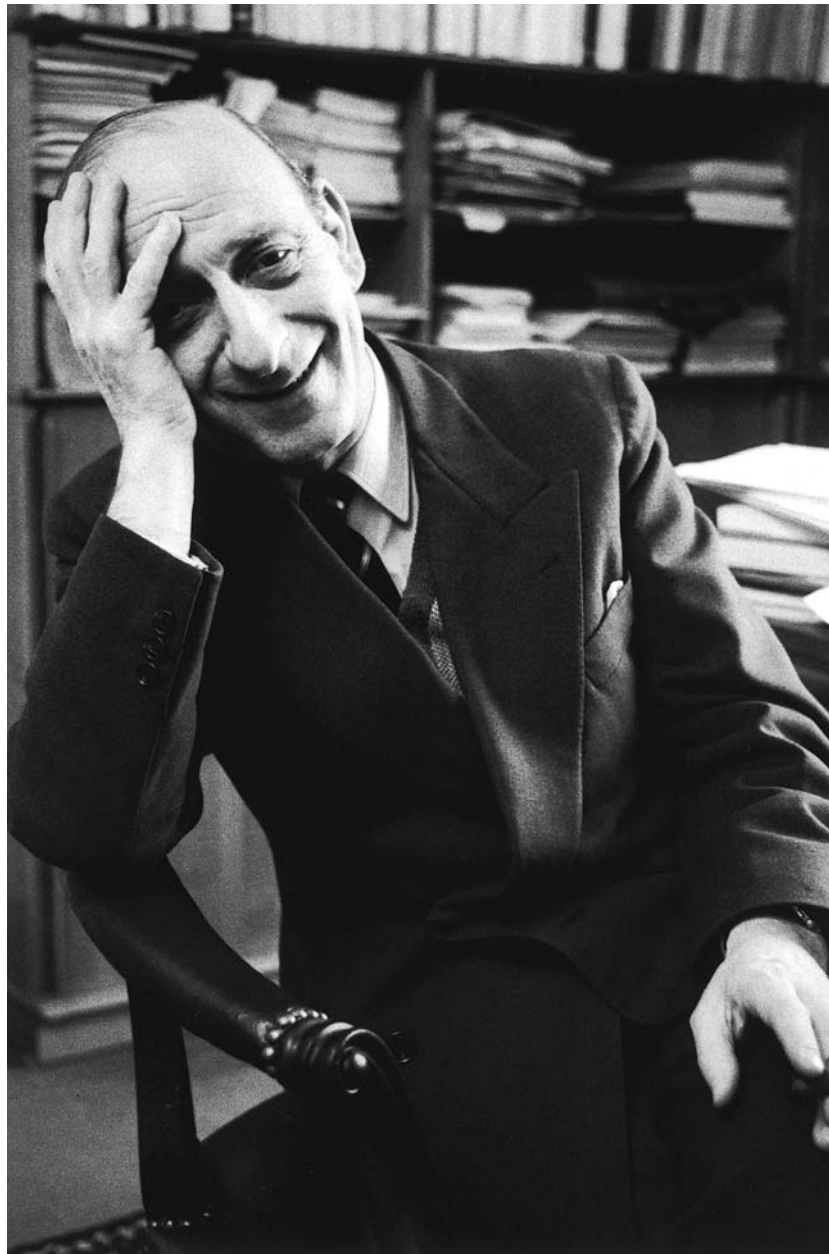
Quant à la réponse, on la trouvera dans les textes eux-mêmes : le « probabilisme » aronien, autrement dit l'idée qu'on ne saurait jamais acquiescer de certitudes absolues sur le cours des choses, n'empêche nullement la saisie de « vérités partielles ».

ARON Penser la liberté, penser la démocratie préfacé et dirigé par Nicolas Baverez.

Gallimard, « Quarto », 1820 p., 34 €.

Le nazisme jusqu'aux considérations inquiètes des années 1960 sur l'évolution des sociétés issues des « trente glorieuses », Aron s'affirme libéral, démocrate, demeure l'héritier intellectuel de ses maîtres en sociologie Emile Durkheim et Célestin Bouglé – la confiance dans le progrès en moins.

Ce bémol s'explique autant par les tragédies du XX^e siècle que par ses sources que ces écrits de jeunesse retrouvés, en



Raymond Aron JEAN-LOUIS SWINERS/RAPHO

particulier *L'Homme contre les tyrans*, composé à partir des articles rédigés pour la revue de la France libre, rendent plus apparentes que dans les textes de la maturité.

La familiarité d'Aron avec l'Allemagne l'a en effet frotté aux grands récits de la décadence qui ont fleuri outre-Rhin. Lecteur critique d'Oswald Spengler ou de Carl Schmitt, il a rencontré aussi la sociologie « néomachiavélienne » de l'Italien Vilfredo Pareto et son cynisme théorique dans la bipartition entre les élites et les « masses ».

Au marxisme qu'il connaît bien, il préfère le saint-simonisme parce que cette dernière philosophie prend, pense-t-il, acte du fait que c'est la production qui domine la modernité et non la lutte entre les ordres ou entre les classes. Mais à tous les « économistes », libéraux ou socialistes, qui croient que les formes d'organisation sociale sont conditionnées par les rapports de production et d'échange, il oppose l'« autonomie » qu'il prête à la sphère politique. De son héritage intellectuel, c'est sans doute là l'élément le plus fécond puisqu'il irriguera la refonte de la réflexion sur la Révolution française dans les années 1980, notamment les travaux de François Furet ou de Marcel Gauchet.

Dialectique sans utopie

Très vite aussi, Aron réfléchit à la nature des « tyrannies » en attendant que s'impose l'expression « totalitarisme ». Il juge que ni le libéralisme ni l'avancée de la démocratie ne relèvent d'une nécessité historique. Il craint les épisodes révolutionnaires parce qu'il a diagnostiqué que les totalitarismes, en mouvement perpétuel, le sont toujours, alors que la démocratie suit à ses yeux une route plutôt « conservatrice ». Cela n'implique aucune désespérance. Contre les pacifistes des années 1930, qui jugent le combat contre les tyrans

inutile si la démocratie doit pour les besoins de sa défense abandonner ses principes, Aron s'insurge en montrant que celle-ci peut parfaitement recourir au charisme, à l'enthousiasme à l'héroïsme ou à la mobilisation sans se perdre elle-même.

Sa fameuse lucidité ne se confond donc pas avec le « déclinisme » si en vogue aujourd'hui, y compris parmi nombre de ses successeurs. Il ose même, dans ses *Désillusions du progrès* (1967), marquer certaines distances avec les « tristes prophéties » de Tocqueville, qu'il a pourtant tant contribué à faire redécouvrir, lui reprochant d'avoir grandement exagéré le processus d'uniformisation des conditions.

De Durkheim, Aron a retenu l'idée que les sociétés ne suivaient pas forcément une tendance à l'homogénéisation. La complexité croissante les pousse aussi dans le sens d'une différenciation de plus en plus forte, dont le produit le plus inattendu ne serait autre que l'individualisme moderne. Entre la revendication d'égalité qui accompagne le développement industriel et la hiérarchisation des fonctions qu'implique ce même développement, se met en place une dialectique à quoi se résume la modernité. Dialectique sans utopie ni résolution « scientifique » comme chez Marx rapprochant Aron, plus que Sartre, de ses contemporains de l'école de Francfort, et qui invite le moderne à ne pas trop se fier à l'inéductibilité de son être. Ni à trop se vautrer dans l'illusion d'un avenir où le passé n'aurait plus sa place.

NICOLAS WEILL

Signalons également la publication des éditoriaux de Raymond Aron dans *L'Express* de 1977 à 1983 sous le titre : *De Giscard à Mitterrand*, avec une préface de Jean-Claude Casanova, éd. de Fallois, 896 p., 26 €.

Six philosophes dans les tempêtes du XX^e siècle Eloge de la pensée critique

PHILOSOPHES DANS LA TOURMENTE d'Elisabeth Roudinesco

Fayard, 274 p., 19 €.

Hommage aux vieux maîtres et aux plus jeunes, adieu aux amis mais tout sauf adieu aux armes, tel se présente *Philosophes dans la tourmente*, d'Elisabeth Roudinesco. L'historienne y évoque les philosophes qui l'ont formée et qu'elle a connus. Successivement, Canguilhem, Sartre, Foucault, Althusser, Deleuze, Derrida. Ils ont, dit-elle, ceci en commun d'avoir été partagés entre une pensée de la liberté qui, même à leur corps défendant, ne pouvait manquer d'animer leurs engagements et une pensée de la structure qui s'éprouvait dans leurs relations

tumultueuses avec la théorie freudienne de l'inconscient.

Ce livre met en scène les écrits, les expériences et les engagements de ces six philosophes qu'on voit se profiler, à travers leurs dissensions et leurs alliances, sur fond du contexte politique dans lequel ils se débattaient et se battaient : cela que Roudinesco nomme « la tempête ».

La différence, la singularité de Canguilhem n'a pas échappé à l'auteur. Car la tourmente, dans cette vie, ce fut la nuit noire de l'Occupation, le refus de mettre l'enseignement de la philosophie au service de la devise vichyssoise, ce furent la résistance, la clandestinité et le risque de mourir. Médecin du maquis, devenu épistémologue des sciences de la vie, l'enseignement qu'il garda de son engagement s'est élaboré dans une réflexion sur la notion de norme. C'est pourquoi il a soutenu les travaux de Michel Foucault, et lutté contre les entreprises de psychologisation des existences, la réification du tragique des histoires par les prétendues sciences des comportements et des évaluations. Canguilhem ne traitait-il pas la psychologie, de « philosophie sans rigueur », d'« éthique sans exigence », de « médecine sans contrôle » ?

Derrida, lui aussi, connu, enfant, quelque chose de la nuit noire, le numerus clausus, et plus tard les tourments de la triple appartenance à la langue française, à l'origine juive et à la terre d'Algérie. Son extraordinaire maîtrise de l'écriture et de la parole, qui ne fait qu'un avec la révolution philosophique de la déconstruction, ne consista jamais à cauteriser cette vulnérabilité de soi-même et de l'autre dont Blanchot et Levinas lui avaient transmis la fine pointe. Elisabeth Roudinesco, d'une manière émouvante, à travers les textes qui furent

réunis, de façon posthume, sous le titre *Chaque fois unique, la fin du monde*, évoque Derrida un peu comme lui-même l'avait fait chaque fois qu'il avait salué les grands insoumis qui l'avaient précédé dans la mort.

Mais c'est sans doute avec Althusser et Foucault que l'auteur donne sa mesure. Elle relate en effet, avec autant de précision que de tact, les accès psychopathologiques d'Althusser, en n'omettant pas de mentionner les injures qui se déversèrent sur ce douloureux destin. Elle restitue la pathétique grandeur du caïman de la rue d'Ulm, qui tantôt franchissait avec ses élèves de nouveaux caps de la théorie marxiste et nous apprenait à lire autrement, tantôt, solitaire, dérivait et finit par se briser doublement.

Au sujet de Foucault, un mot revient à plusieurs reprises : « le philosophe des sentiers de la nuit ». Ténèbres, en effet, du grand renfermement de la folie par la psychiatrie, mais ombres aussi d'une vie, d'une œuvre et d'une mort hors normes. Roudinesco fait parler ses détracteurs : « N'était-il pas habité par une expérience de la déviance qui le faisait s'identifier à des fous imaginaires ? » Autrement dit, l'*Histoire de la folie* aurait été « autant l'autobiographie masquée d'un pervers que la confession dissimulée d'un malade mental atteint de mélancolie ». C'est tout ce qu'on avait trouvé à dire pour se protéger du séisme en quoi consista l'émergence de ce livre.

Avec Deleuze et Sartre, six philosophes français ici rassemblés pour protester contre la disparition de la pensée critique et l'euthanasie du politique...

ELISABETH DE FONTENAY

Elisabeth Roudinesco collabore au « Monde des livres »

Le destin d'un grand politique, souvent mésestimé et caricaturé L'injustice faite à Briand

ARISTIDE BRIAND. Le ferme conciliateur de Gérard Unger.

Fayard, 660 p., 27 €.

Il y a plusieurs raisons d'actualité de se réintéresser à Aristide Briand : les discordes actuelles entre socialistes, la laïcité, l'Europe. A vrai dire, indépendamment même de ces grands sujets, la vie et l'extraordinaire carrière de Briand, trente ans parlementaire (de 1902 à 1932), orateur éblouissant, onze fois président du Conseil, vingt fois ministre, six ans d'affilée ministre des affaires étrangères de 1925 à 1931, présente en soi un constant intérêt. Mais voilà, le souvenir de Briand est éclipsé par ceux de Combes, de Jaurès, de Clemenceau, de Poincaré. Et quand on le cite, c'est pour le mettre en cause, le plus souvent à tort. Comme si, écrit Gérard Unger dans la biographie qu'il lui consacre, « les insultes de l'Action française et l'inimitié de certains ténors de gauche ou de droite brouillaient toujours son image ; (...) Quelle injustice ! ». Oui, quelle injustice et quelle sottise que la persistance de ces clichés.

Bien qu'il ait été à ses débuts théoricien de la grève générale, Aristide Briand est plus républicain que socialiste. C'est très instructif de replonger avec lui dans les débats pas tous périmés des gauches d'avant 1905, les arguments de Jaurès et de Guesde, de suivre les préparatifs de l'unification des socialistes – Briand regrettait d'ailleurs que Jaurès ait trop cédé doctrinalement aux arguments de Guesde. Mais c'est surtout impressionnant de voir comment Briand, rapporteur de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat en 1905, se montre ferme ou conciliant selon les moments, pour reprendre un titre bien

trouvé, et manœuvre pour imposer un texte de compromis intelligent, équilibré et clair. Celui-ci est toujours en vigueur un siècle plus tard, aucun gouvernement n'ayant jusqu'ici osé le remettre en cause.

Un tel talent ne pouvait qu'éclater à la tête de la diplomatie : on admire Briand à la manœuvre dans ces années 1920 si incertaines. Le traité de Versailles ? Il ne l'a pas négocié, mais il l'assume. La SDN ? Il s'en sert pour s'assurer que l'Allemagne joue le jeu, alors que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ont d'autres priorités. Le chancelier allemand Stresemann, autre personnalité marquante de l'époque, veut réinsérer son pays en Europe et se libérer de Versailles : il noue avec lui un dialogue alors absolument sans précédent. Celui-ci est fait d'exigences mais aussi, à la fureur de l'extrême droite, de concessions constructives. A Locarno, Briand dit à Stresemann « Vous êtes un Allemand et je suis un Français. Mais je puis être français et bon européen. Et vous pouvez être allemand et bon européen. Deux bons européens doivent pouvoir s'entendre. » Briand enclenche ainsi, de cette conférence au pacte Briand-Kellogg – brocardé pour sa naïveté (« interdire » la guerre !) mais qui a le mérite de réintégrer les Etats-Unis dans le jeu – une fascinante dynamique européenne.

« Mystique de la SDN »

Peut-être Briand est-il trop resté, les dernières années de sa vie, sur sa lancée de « pèlerin de la paix ». Mais c'était avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir et il est possible de croire, avec Gérard Unger, compte tenu de sa détermination pendant la grande guerre et des valeurs de toute sa vie, que Briand ne se serait pas

trompé face au nazisme. C'est une accusation anachronique de faire comme si il avait mené dans les années 1930 sa politique des années 1920 !

Des pacifistes ont pu s'inspirer de lui et s'égarer ; mais lui ne l'était pas. Il a contribué à créer une « mystique de la SDN » qui a, par la suite, endormi les vigilances. Mais en ce qui le concerne, il a mené une politique réaliste et visionnaire, visant à rendre la paix irréversible en Europe : ce n'est pas la même chose. La politique de Briand a vraiment été la plus intelligente qui se puisse concevoir pour la France et pour l'Europe des années 1920, ce que même Poincaré avait fini par admettre.

HUBERT VÉDRINE

Vies et Légendes de quatre courtisanes sous le Second Empire à Paris

António Lobo Antunes

« Mettre toute la vie entre les pages d'un livre »

Rencontre avec l'un des grands écrivains contemporains à l'occasion de la publication de son dernier roman, « Bonsoir les choses d'ici-bas »



António Lobo Antunes, octobre 2005. NADIA BENCHALLAL/COCONTACT PRESS IMAGES POUR « LE MONDE »

De temps en temps, il se regarde dans un miroir avec incrédulité : « *António Lobo Antunes, c'est toi, tu te rends compte ?* » Il y a de l'ironie, de la plaisanterie grinçante mais aussi de l'angoisse chez António Lobo Antunes, quand il évoque la posture de « grand écrivain » dans laquelle l'ont mis ses livres. Grâce à cette œuvre considérable, qui invente une forme de narration très singulière, ce Portugais de 63 ans occupe déjà une place incontournable dans la littérature contemporaine. Et il y a fort à parier, quels que soient les risques liés à ce genre de supputation, que sa prose échappera à l'oubli. En attendant, il continue d'écrire avec acharnement (« *C'est tout ce que je sais faire* »), livrant à ses lecteurs un monde tourmenté, difficile, où une vision profondément tragique de l'existence le dispute à la vitalité des sentiments et à des manifestations paradoxales d'espérance. Tout cela sous une forme qui s'éloigne de plus en plus du roman classique pour aller vers une architecture poétique, comme le montre *Bonsoir les choses d'ici-bas*, son dernier livre (traduit du portugais par Carlo Batista, chez Christian Bourgois, 716 p., 27 €).

Vous avez commencé par écrire des romans, puis vos livres se sont écartés de la forme romanesque, jusqu'à paraître très proches de la poésie. Comment les appelleriez-vous, maintenant ?

Je ne sais pas comment les étiqueter, pas du tout. Le dernier, *Bonsoir les choses d'ici-bas*, je l'ai appelé « roman », mais c'est par ironie. J'aimerais beaucoup être poète, c'est même comme ça que je me voyais, à 19 ans, quand j'écrivais un poème par jour (tous aussi mauvais les uns que les autres) pour obéir aux préceptes de Max Jacob. Pourtant, je n'ai pas le talent d'un poète. Mais je me souviens de mon émerveillement, à 12 ans, quand un de mes oncles m'avait abonné aux *Nouvelles littéraires*, en français. J'y avais découvert tout ce qu'on peut faire avec des mots : Cendrars et ensuite Apollinaire, que j'aime encore beaucoup. Des vers de lui me trottaient toujours dans la tête : « *Pitié pour nous qui travaillons aux frontières...* » Longtemps après, ça vit encore, ça bouge et ça nous touche.

Qu'attendez-vous d'un livre, vous qui êtes un lecteur assidu ?

Un bon livre est un livre qui a été écrit pour moi : il me révèle à moi-même, c'est comme une sorte de miroir – *Les Hauts de Hurlevent*, d'Emily Brontë, par exemple. De toute façon, je n'ai du respect que pour trois écrivains : Tolstoï, pour qui je suis en train d'apprendre le russe, Proust et Conrad. Mais tout est question d'époque et il en va de même pour les films. Quand j'étais très jeune, les films de Bergman m'emmerdaient : j'ai mis vingt ans à comprendre que je n'étais tout simplement pas prêt à les comprendre. Et maintenant que je les aime, je pense qu'ils ont été filmés pour moi.

Vos parents accordaient de la valeur à la littérature ?

Un peu avant la mort de mon père, l'année dernière, un de mes frères lui a demandé ce qu'il aurait aimé avoir transmis à ses six fils. Il a répondu : « *L'amour des belles choses* », et je trouve que c'est une bonne phrase. En ce qui me concerne, cet homme – qui était chercheur en neurosciences – m'a transmis l'horreur du mensonge, de la malhonnêteté et de l'absence de rigueur. A 6 ou 7 ans, quand on avait la grippe, il s'assessait au bord de notre lit et nous lisait ses auteurs préférés. On ne comprenait absolu-

ment rien – moi en tout cas. Il a commencé par des poètes, puis des écrivains qu'il jugeait faciles, comme Oscar Wilde ou Somerset Maugham et enfin il est passé au français, avec Flaubert qu'il aimait beaucoup. A force de répétitions, on finissait par aimer nous aussi.

Avez-vous été très entouré, dans cette famille de la grande bourgeoisie lisboète ?

Non, heureusement. Si nous n'avions pas été beaucoup aimés, mes frères et moi, je pense que je n'aurais pas écrit. Nous avions des oncles et des tantes, tout de même, pour nous donner des calories de tendresse. Mais je ne me souviens pas de ma mère embrassant un de ses enfants, ni de mon père faisant un compliment à quiconque. A la publication de mon premier livre, il m'a dit : « *On voit que c'est un texte de débutant* », puis nous n'avons plus jamais reparlé de mon travail littéraire, bien qu'il ait dit, beaucoup plus tard, à l'un de mes frères qu'il avait de l'admiration pour moi. Avec ma mère non plus – je n'ai que des relations très formelles avec ma famille, même avec mes frères que j'aime pourtant, mais qui ne sont pas mes amis : ce sont mes frères. Je ne suis jamais allé chez la plupart d'entre eux.

Pour revenir au roman, pourquoi vous être éloigné de ce genre ?

Au début, je croyais que je voulais faire des romans, mais de plus en plus, l'intrigue et l'histoire ont cessé de m'intéresser. Je n'ai rien contre et même, j'aime bien qu'on m'en raconte, mais j'ai compris qu'il s'agit, pour moi, d'une manière facile de me débarrasser des problèmes que les livres vont me poser si je veux faire ce que je souhaite vraiment et qui relève évidemment de l'impossible : mettre toute la vie entre les pages d'un livre. Il faut que je me fasse un bon oreiller sur lequel poser ma tête, quand ma dernière heure sera venue. Tant que je ne suis pas content, ça me pousse à travailler.

Vous arrive-t-il de vous sentir satisfait, tout de même, de vos livres ?

Il ne faut pas être content de soi, c'est malhonnête : on aurait toujours pu faire mieux, avec un peu plus de travail. Quand je termi-

Biographie

Né en 1942 à Benfica, banlieue de Lisbonne, dans une famille de la bourgeoisie érudite, António Lobo Antunes étudie la médecine et devient psychiatre, métier qu'il exercera longtemps à l'hôpital Miguel Bombarda de Lisbonne. Dans le cadre du service militaire, il passe vingt-sept mois en Angola (1971-1973), alors théâtre d'une terrible guerre coloniale. Les impressions nées de ce séjour nourriront toute son œuvre, à commencer par son deuxième roman, *Le Cul de Judas*, paru en 1983 (en français aux éditions Métailié). Autre grande source d'inspiration : l'expérience psychiatrique qui se reflète dès son premier roman, *Mémoire d'éléphant*, en 1979 (en français aux éditions Christian Bourgois). Ecrivain prolifique, António Lobo Antunes est notamment l'auteur de *Splendeur du Portugal* (1998), *Le Manuel des inquisiteurs* (1999), *N'entre pas si vite dans cette nuit noire* (2001) et *Que ferai-je quand tout brûle ?* (2003), tous parus aux éditions Christian Bourgois.

ne un livre, je suis toujours très satisfait, je me dis que personne n'écrit comme moi. Puis au bout d'un mois, je comprends que j'aurais pu faire autrement et alors je commence un autre livre pour corriger tous les précédents et tenter de faire ce que je ne réussirai jamais : le livre parfait après lequel on ne continuerait pas d'écrire. Ça vous gâche un peu la vie... J'ai tout le temps envie de corriger mes livres précédents, mais je n'en ai pas le droit : c'est comme s'ils avaient été écrits par un de mes ancêtres. Même les écrivains que j'aime, je les relis pour voir comment c'est fait et j'ai envie de les corriger. C'est la vie. De toute façon, vous savez toujours que vous n'avez réussi aucun de vos livres, surtout quand vous n'avez plus que des critiques extasiées partout, ce qui n'aide pas. Il faut se méfier : quand tout le monde aime ça, c'est que ça ne va pas. Mais au moins, j'ai découvert une chose : à 15 ans, j'avais une œuvre énorme, que je brûlais périodiquement, trop prétentieuse, trop influencée – ce n'était pas ça, ce n'était pas ma voix. Il faut absolument apprendre à se dégager de toutes les voix qui vous parasitent, comme les grésillements des anciens postes de radio. Ce n'est pas toujours facile car il y a des textes qui se collent à vous, pas forcément ceux que vous préférez, d'ailleurs – l'écrivain portugais Eça de Queiroz, par exemple.

Comment procédez-vous, dans ce travail ?

Il y a toujours des faux départs, des chapitres entiers que je jette. Ensuite, j'écris une première version sur des petites feuilles, chapitre après chapitre, puis je les recopie sur de plus grandes, jusqu'à la fin. Alors je relis et je m'étonne que tout ça tienne, quand j'ai presque oublié le début. Enfin, je relis et je réécris. En cours de route, j'ai l'impression de marcher dans une sorte de brume, traversée d'éclaircies qui me donnent soudain l'impression de tout comprendre. J'essaie de plus en plus de me mettre dans un état proche du rêve (en écrivant dans un état de grande fatigue, par exemple), afin que ma police politique personnelle baisse la garde. Avant, j'avais l'idée que le livre en cours était mon livre, qu'il m'appartenait de bout en bout. Maintenant c'est fini : j'ai l'impression d'être sur la pointe des pieds et de chercher à attraper quelque chose sur le sommet d'une armoire, sans savoir ce que je vais trouver. C'est un travail que je n'associe pas au plaisir et qui, cependant, comporte des moments de plaisir immense, quand vous avez brusquement l'impression que quelqu'un vous dicte ce que vous écrivez. En écrivant mon dernier livre, qui n'est pas encore paru en France, je passais mon temps à pleurer, moi qui ne pleure pas souvent. Pas de tristesse, pas de joie, juste de sentir que la main est heureuse.

Bien souvent, vos livres semblent fonctionner selon un rythme musical.

On apprend beaucoup à écrire, à phraser, en écoutant du jazz – Charlie Parker, Miles Davis...

Comme plusieurs de vos livres, *Bonsoir les choses d'ici-bas* plonge ses racines en Angola, pays où vous avez été médecin militaire pendant la guerre d'indépendance, avant de revenir au Portugal exercer le métier de psychiatre. Même si l'Angola, dans vos romans, est un territoire largement imaginaire,

« Un bon livre est un livre qui a été écrit pour moi : il me révèle à moi-même, c'est comme une sorte de miroir – *Les Hauts de Hurlevent*, d'Emily Brontë, par exemple. De toute façon, je n'ai du respect que pour trois écrivains : Tolstoï, Proust et Conrad. »

comment expliquez-vous son importance dans votre œuvre ?

J'ai eu une enfance très protégée, presque tribale, et je suis passé à côté de la lutte contre la dictature. A l'université, je passais mon temps à jouer aux échecs, ce qui embêtait bien les professeurs, puisque mon père lui-même enseignait à la faculté de médecine. Mais en Afrique, tout a changé : c'est là-bas que j'ai cessé d'avoir une conception « ptolémaïque » de l'univers. J'ai enfin compris que je n'étais pas seul au centre du monde. En relisant des lettres à mon ex-femme que j'ai écrites pendant la guerre, je redécouvre aussi d'autres aspects de moi. Par exemple, j'étais physiquement lâche et ça me dégoûtait. Alors je me proposais pour les missions dangereuses, afin de pouvoir me respecter moi-même. Le spectacle de la lâcheté physique est ignoble, vous savez – je l'ai vu. A une certaine époque, nous étions attaqués toutes les nuits, le cœur battait avant que ça commence, tac tac, tac, mais après, on n'avait plus le temps de penser, ça n'était pas si difficile. Eh bien, c'est pareil avec l'écriture : avant, on a tellement peur ! De décevoir des gens qui ont eu en vous une foi que vous n'avez jamais partagée, mais aussi que ce soit fini. C'est tellement triste de voir des gens qui ont eu du talent finir comme des caricatures d'eux-mêmes !

PROPOS RECUEILLIS PAR
RAPHAËLLE RÉROLLE